CENTRE D'ETUDES POLONAISES DE PARIS
MÉMOIRE N° 1

MARIETTA MARTIN
Docteur-ès-lettres de l'Université de Paris

UNE FRANÇAISE A VARSOVIE EN 1766

MADAME GEOFFRIN CHEZ LE ROI DE POLOGNE STANISLAS-AUGUSTE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE POLONAISE
6, Quai d'Orléans

1936

CENTRE D'ETUDES POLONAISES DE PARIS

MÉMOIRE N° 1

MARIETTA MARTIN

Docteur-ès-lettres de l'Université de Paris

UNE FRANÇAISE A VARSOVIE EN 1766

MADAME GEOFFRIN CHEZ LE ROI DE POLOGNE STANISLAS-AUGUSTE

Mémoire présenté au Cours de « Civilisation Polonaise » et publié en vertu de la décision du Comité de Direction du 6 Décembre 1935



PARIS

BIBLIOTHÈQUE POLONAISE

6, Quai d'Orléans

1936

INTRODUCTION

Le 21 mai 1766, une Française, Mme Geoffrin, part pour la Pologne, elle va rendre visite au roi Stanislas-Auguste, qu'elle a connu à Paris, treize ans auparavant ; le 13 septembre, elle quitte Varsovie ; entre ces deux dates se situe le voyage qui a été l'événement de l'année pour l'élite de la société européenne, voyage qui reste une aventure intéressant l'histoire de l'esprit, en tant que celui-ci est fonction des échanges internationaux.

C'est l'épisode culminant d'une des plus illustres amitiés franco-polonaises, amitié de souverains peut-on dire : d'une part, un souverain en titre, le roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski ; d'autre part, une souveraine, qui pour ne pas porter le titre de Majesté, n'en a pas moins effectivement régné : le salon de Mme Geoffrin a été justement appelé « le royaume de la rue Saint-Honoré », royaume de la culture française, et l'un des foyers d'où celle-ci a le plus vivement rayonné sur l'Europe du XVIII[e] siècle.

Autour de cette aventure, gravite une correspondance qui inscrit le cours d'une amitié orageuse, les orages étant à mettre au compte de Mme Geoffrin, toute bénévolence et égalité d'humeur revenant au contraire à Stanislas-Auguste, bénévolence et égalité d'humeur n'excluant pas d'ailleurs la chaleur du sentiment.

Le fait pour ce voyage, d'avoir eu lieu à l'approche du tournant tragique de l'histoire de la Pologne, en 1766, six ans avant le premier partage, confère une importance spéciale à la valeur d'un témoignage tel que celui de Mme Geoffrin, et sur le pays qu'elle a visité, et sur celui qui en dirigeait alors les destinées. Il a en outre l'intérêt plus général, de représenter, venant de France, une de ces ambassades de l'esprit qui sont un des meilleurs moyens de rapprochement des peuples, mettent les psychologies en contact, les font se confronter, contribuent à la connaissance et à la compréhension mutuelles, renforcent, en un mot, l'existence spirituelle des nations, existence spirituelle qui reste la clé, la flamme et le moteur de toute inscription temporelle valable, le secret de toute trace réelle sur le monde, tant pour les collectivités que pour les individus.

CHAPITRE PREMIER

LE PROJET DE VOYAGE

Madame Geoffrin et Stanislas-Auguste. Leurs rapports à l'époque du voyage de Pologne. — Genèse du projet. — Enthousiasme de Madame Geoffrin. — Hésitations de Stanislas-Auguste. — Le roi se rend au désir de Madame Geoffrin, l'invitation formelle. — Préparatifs. — Orages, mise en échec du projet. — Explication. La date du départ est fixée.

1766, deux ans après que Stanislas-Auguste a été élu roi de Pologne, Mme Geoffrin va lui rendre visite. Vers qui va-t-elle et qui est-elle, quels liens unissent ces deux êtres, assez forts pour aboutir à ceci : une vieille dame passant sur tous les obstacles qui pourraient naître, soit de l'âge, soit de la distance, et partant pour un voyage de cinq cents lieues.

Cinq cents lieues à cette époque, et cinq cents lieues à soixante-sept ans ! Car qui est Mme Geoffrin ? Il faut d'abord répondre en parlant de cet âge, l'âge, élément conditionnel de toute aventure. Le roi de Pologne, lui, a 34 ans.

Mais qui est-elle encore, cette allègre voyageuse ? Elle est : Mme Geoffrin, qui a un salon rue Saint-Honoré (1). Voilà ce que Paris sait, et presque pourrait-on dire, ce que l'Europe sait, ce que tout homme se piquant de savoir-vivre ne pourrait pas ne pas savoir.

Comment est-elle arrivée à cette notoriété ? Sans fracas. C'est une femme de tête, elle a voulu avoir un salon, elle l'a eu.

Elle l'a eu en dépit de sa naissance obscure. Elle est la fille d'un valet de chambre de feu Mme la Dauphine, mais qui s'en souvient ? Elle est riche, fort riche, le mari qu'elle a épousé, un des Directeurs de la Manufacture des glaces de Saint-Gobain, l'était. Ce mari est mort. Au moment du voyage de Pologne, elle est veuve

(1) Actuellement au n° 374.

depuis dix-sept ans, libre d'aller où bon lui semble, sans le souci d'obligations familiales.

Elle l'eût été autant d'ailleurs, en esprit sinon en fait, du vivant de ce mari qui n'a jamais tenu qu'une place muette, donc effacée, dans l'existence d'une femme où la conversation tient le premier rang, place qui n'a pas dérangé non plus un cœur né tranquille, un cœur qui ne battra violemment qu'une fois au cours de soixante-dix-sept années de vie, et ce sera d'amour uniquement apparenté à l'amour maternel, sans équivoque possible : tendresse pour le roi de Pologne.

Elle a une fille, c'est la marquise de La Ferté Imbault, mariée en 1733, veuve depuis 1737. Elles vivent sous le même toit, ce qui ne les empêche pas d'avoir des existences absolument séparées, meilleur moyen d'éviter les heurts, « nous ne nous convenons pas plus qu'une chèvre et une carpe », dira Mme Geoffrin en parlant d'elle et de sa fille, — c'est Stanislas-Auguste qui nous rapporte le propos.

Il est, en effet, difficile d'imaginer des caractères plus dissemblables. Un autre roi de Pologne, Stanislas Leszczynski écrira : « ma chère folle », à la marquise de la Ferté Imbault, et l'appellation conviendra parfaitement à cette future reine et fondatrice de l'ordre des Lanturelus, les Lanturelus étant une association de fantaisistes qui auront pour cri de ralliement ce mot de Lanturelu d'où ils tireront leur nom. Pour définir le caractère de la mère, au contraire, il faut tout de suite penser au mot « équilibre ».

Le mot et la chose ont de l'importance lorsqu'il s'agit de rapports avec une certaine catégorie de gens dont par définition ce n'est pas l'apanage, ceux-ci, artistes et littérateurs, trouvent auprès de Mme Geoffrin un utile centre de gravité.

Son salon n'est pas qu'un lieu de rencontres fortuites dont le hasard dirige le développement, ce n'est pas seulement un endroit où l'on cause pour causer ; les réunions de Mme Geoffrin sont voulues, composées, elle a « ses artistes du lundi », à dîner ; le mercredi, à dîner également, les gens de lettres, et cela dans un but précis, dans le but de les faire se mêler aux gens du monde, pour le bénéfice des uns et des autres ; en un mot, et c'est là le caractère particulier de son salon : c'est une organisation, « c'est le mieux administré de son temps », dira Sainte-Beuve (1).

(1) Causeries du Lundi. Tome II, p. 241.

Mme Geoffrin a réussi. Les leçons de Mme de Tencin, sa voisine, ont été bonnes. Celle-ci, vieillissante, a jugé heureux, lorsque Mme Geoffrin était une jeune et très jolie femme, de rehausser par le piquant de sa présence l'attrait d'un salon susceptible de décliner vu l'âge de la maîtresse de maison. A la mort de Mme de Tencin, Marmontel a drainé chez Mme Geoffrin, la clientèle restée libre, cette clientèle, brillante, l'est devenue de plus en plus, puisque citer les hôtes du salon de la rue Saint-Honoré, de la « boutique près de l'Assomption », comme dira malignement Montesquieu, c'est citer presque tous les noms illustres du XVIII[e] siècle, en soulignant ceux des encyclopédistes pour les gens de lettres.

Une autre des qualités de Mme Geoffrin, qui n'a pas moins contribué à sa réussite, c'est ce qu'elle appelle elle-même « son humeur donnante ». Mme Geoffrin ne se contente pas d'offrir de bonnes paroles à ses protégés, elle les aide effectivement, en leur faisant des commandes d'abord, puis en les mettant en rapport avec des gens haut placés susceptibles de l'imiter, enfin, tout simplement, en faisant la charité ; il y a sur ses carnets une rubrique charmante qui s'appelle « galanteries ». Galanteries à Van Loo ; 2.400 livres ; Galanteries à Mme Vien : 240 livres ; Galanteries à M. et Mme Vernet : 600 livres ; galanteries appréciables et appréciées.

Humeur « donnante » peut faire passer sur « humeur grondante », c'est aussi une caractéristique, et non des moindres de la maîtresse de maison. Mais cette humeur grondante n'est guidée que par de bonnes intentions, aussi ne parvient-elle pas à diminuer l'agrément de la maison.

Cet agrément vient du savoir-faire de l'hôtesse, art de susciter les conversations plutôt que d'y briller personnellement, art plus important et secret même du plaisir que les participants y trouvent. Mme Geoffrin n'est pas une savante, elle ne se pique pas d'instruction et se vante même de ne pas connaître l'orthographe, mais le tour naturel de son esprit lui tient lieu de savoir, elle a l'intelligence innée si souvent supérieure à un acquis plus ou moins bien assimilé.

Ainsi ont été créées des réunions de choix dont la renommée a bientôt publié les mérites, toute l'Europe l'a entendue, cette Europe du dix-huitième siècle, cosmopolite, pénétrée de courants d'échanges internationaux et dont le foyer d'attraction est

Paris. Les voyageurs de marque tiennent à honneur d'être intro duits dans le salon de Mme Geoffrin, le fréquenter c'est acquérir brevet d'esprit et droit de cité à Paris.

C'est en vue de pourvoir son fils de ces doubles titres qu'en 1753, Poniatowski, grand seigneur polonais, castellan de Cracovie, demande tout bonnement à Mme Geoffrin de servir de mère au quatrième de ses fils, Stanislas-Auguste, alors âgé de 21 ans, qui vient passer quelques mois à Paris.

Mme Geoffrin a fait la connaissance du père en 1741, elle le rencontrait alors chez le comte de Torcy dont il était l'hôte assidu. Elle s'est prise d'attrait pour lui, comme plus tard pour le fils. C'est une promesse faite à cette époque que Poniatowski met à exécution en lui demandant de patronner son fils, il lui a dit « qu'il lui enverrait ses enfants en leur recommandant de prendre la même confiance en elle que si elle était leur mère ».

Ces maternités spirituelles sont très à la mode au dix-huitième siècle, Mme Geoffrin, en en assumant une, ne fait que suivre le goût de l'époque, elle le fait avec une aisance particulière, vu son âge d'abord, l'âge même du rôle, vu aussi la disposition naturelle de son cœur, plus disposé à s'épancher de cette façon qu'à battre de façon plus directe.

Le jeune Stanislas-Auguste arrive porteur de cinq lettres d'introduction : la première est pour une cousine germaine de sa mère, Mme de Bezenval, née Bielinska, la seconde est pour Mme Geoffrin.

L'accueil qu'il reçoit rue Saint-Honoré « tient de l'enthousiasme », ce sont les propres mots de Stanislas-Auguste. Voilà Mme Geoffrin pourvue d'un « fils » doué de toutes sortes de grâces, grâces physiques, grâces de l'esprit qui ne demandent qu'à être développées, aussi le comble-t-elle « de politesses, de caresses et même d'éloges excessifs » (1). Il est des dîners du mercredi, de ceux des gens de lettres, pas de ceux des lundis pourtant, il en fait la remarque. Il plaît à tous, aux femmes comme aux hommes. Il est « l'enfant de la maison ». Ailleurs il lui arrive de s'ennuyer, il dit par exemple que « jouer aux cartes lui est une triste nécessité », partout, excepté chez Mme de Bezenval et chez Mme Geoffrin.

Mais être mère, c'est aussi avoir le droit de gronder, surtout

(1) Mémoires de Stanislas-Auguste. Tome I, p. 79.

lorsque cette mère s'appelle Mme Geoffrin. Et après l'enthousiasme des quinze premiers jours, le jeune Poniatowski va expérimenter que, comme il le dit lui-même, « les débuts trop brillants sont un présage presque immanquable de revers ». Il va apprendre — déjà ! combien plus l'apprendra-t-il plus tard, lors du voyage de Pologne — il va apprendre ce qu'il écrira bien longtemps après dans ses Mémoires, que « Mme Geoffrin de bonne humeur ou offusquée par quelque caprice, c'est la différence d'un beau ciel serein dans le plus beau des climats, à la bourrasque des régions les moins tempérées ».

Pourquoi les bourrasques ? Il arrive dans une société dont les rites, les petites obligations, les tics, doivent être respectés, il lui est impossible malgré toute sa bonne grâce de ne pas faire quelques faux pas. Un jour ce sera une de ses réponses au Maréchal de Noailles qui ne sera pas trouvée assez flatteuse, une autre fois il n'aura pas été suffisamment généreux lors d'une quête organisée par Mlle de Charolais, qu'on appelle alors tout court Mademoiselle ; ou bien encore il aura l'air de s'apercevoir que le Président Hénault est moins sérieux que ses livres : « Il sait trop tôt mille petites choses que les étrangers sont ordinairement longtemps à apprendre en France. » Peccadilles ? fautes, fautes graves, dira Mme Geoffrin ! Ce seront alors des « petit garçon » et des « grosse bête » qu'à son grand étonnement le jeune Poniatowski entendra sortir à son adresse de la bouche courroucée de sa mère adoptive : « Qu'est-ce donc, petit garçon », (les mots « petit garçon » sont rajoutés de la main même de Stanislas-Auguste sur le manuscrit des mémoires qu'il dictait) qu'est-ce donc, petit garçon que vous avez dit au Maréchal de Noailles »... ou : « Apprenez, grosse bête, que quand un homme vous demande qu'est-ce que l'on dit de moi, il veut qu'on le loue et lui tout seul. »

Reproches justes, reproches injustes, Mme Geoffrin n'y regarde pas de si près. Le jeune Poniatowski prend le tout avec bonne humeur. « Je me soumis à la correction », écrit-il benoîtement à propos d'une réprimande... « Je tâchai de m'accoutumer aux différents styles que Mme Geoffrin emploie selon les occasions »... Comme tous les habitués du salon de la rue Saint-Honoré, il a vite vu que c'est lorsqu'elle aime que Mme Geoffrin gronde, n'est-ce pas le rôle des mères de réformer, et si cette juridiction est parfois lassante, elle sait aussi s'exercer d'une façon appréciable lorsque besoin en est, besoin en a été paraît-il de façon fort pré-

cise, il se chuchote une histoire de dettes qui eût pu entraîner son héros jusqu'à la Bastille si Mme Geoffrin n'était intervenue... les bavardages vont leur train.

Bavardages ou non, Mme Geoffrin a en tout cas pris un goût véritablement maternel pour le jeune Polonais dont elle a la charge. Reporte-t-elle sur lui le sentiment qu'elle eût consacré au fils qu'elle a perdu, Louis-François, mort en 1727 à l'âge de dix ans ? De son côté, Stanislas-Auguste subit la douceur de ce rappel maternel. Il vient de perdre trois ans auparavant sa véritable mère, Constance Czartoryska, celle qui lui a donné le sang des Jagellon, il retrouve protection, appui, l'appui féminin qui donne une saveur spéciale à l'abandon, en même temps que le bénéfice d'une différence d'âge suffisamment grande pour être infranchissable — 33 ans — préserve leurs rapports du dérangement de sentiments plus ardents. L'hôtesse de la rue Saint-Honoré représente pour lui l'abri que le jeune homme cherche en sa mère, abri qu'il ne fait en somme que redemander dans ses futures quêtes de l'amour.

Il sait qu'il a à Paris une maison, Mme de la Ferté Imbault peut à la rigueur jouer le rôle de sœur, une sœur de quinze ans plus âgée il est vrai, ce qui n'empêche un voyage avec elle à Pontoise par exemple, d'être une véritable partie de plaisir. Le but c'est d'aller voir un régiment de dragons modèle, l'escapade dure trois jours, et Stanislas-Auguste ne s'en plaint pas, car, dit-il encore, parlant de cette mère et de cette fille qui ne peuvent arriver à s'entendre : « Quoique je les aimasse bien toutes deux, j'étais fort aise de ne pas les voir ensemble. »

Quant aux habitués du salon de la rue Saint-Honoré, que ce soit Montesquieu ou la duchesse de La Vallière ou la duchesse de Duras, tous regardent avec bienveillance le jeune Polonais et lui pardonnent aisément ce qu'il peut avoir « d'un peu trop confiant » — ce sont les mots dont Mme Geoffrin se servira pour rappeler plus tard au duc de Choiseul, lorsqu'elle interviendra en faveur de la reconnaissance de l'élection de son fils par la cour de Versailles, que le jeune homme de 1753 « a mûri, qu'il est devenu un homme de mérite et roi ». Le vieux Fontenelle auprès de qui Mme Geoffrin place un petit poêle « pour le soutenir dans le degré de chaleur qui lui est nécessaire » — il a 96 ans — distinguera tout spécialement le nouveau venu et il lui demandera un jour d'un air fort sérieux « s'il sait le polonais comme le français ». Le jeune homme

a fait sa conquête « parce qu'il s'est accoutumé auprès de sa grand'-mère à parler aux sourds, il ne faut pas tant crier que prononcer avec précision et lenteur », cela lui vaut « plusieurs conversations bien flatteuses » de la part du Président, qui, disent encore les Mémoires de Stanislas-Auguste, « conserve au bout de sa carrière cette coquetterie d'esprit et cette afféterie d'expression de son meilleur temps ».

A travers bons et mauvais jours c'est donc bien grâce à sa « seconde mère » que le jeune Stanislas-Auguste reçoit la consécration de Paris, et il le reconnaît si bien, que rappelant ce titre, s'il écrit que Mme Geoffrin « a paru constamment jalouse de tout ce qui pouvait servir à lui en conserver les droits », il ajoute : « Il est vrai qu'elle m'en a témoigné vivement aussi la tendresse. Le « ma chère maman » qu'il commence à dire à cette époque, il ne cessera de l'écrire tout au long d'une existence qui entreprend son cours aventureux.

Car, tandis que la vie de Mme Geoffrin poursuit son train uniforme, celle du jeune Poniatowski qui en est à l'âge des faveurs de la Fortune, cette Fortune dont Balthasar Gracian disait qu'elle est « comme galante et sujette à aimer les jeunes gens », cette vie connaît une ascension qui a pour sommet treize ans plus tard l'événement dont Mme Geoffrin reçoit l'annonce tel un coup de soleil : son « fils », ce fils qu'elle a continué à chérir — et à gronder aussi — par correspondance, ce fils est élu roi de Pologne en 1764.

C'est l'apogée d'une carrière rapide et brillante, entreprise au lendemain même du séjour à Paris. Stanislas-Auguste Poniatowski, grâce à l'appui de ses oncles Czartoryski, n'a pas tardé à occuper un des premiers postes de l'Etat, il est grand Maître de Lithuanie, il était ambassadeur à vingt-cinq ans, ambassadeur à la Cour de Russie.

Cette ambassade à Pétersbourg va déterminer tout son destin, aussi bien sentimental que politique, ce temps marque celui de sa liaison avec Catherine II.

Celle-ci n'est encore que grande-duchesse, mais l'amour ne peut pas s'en tenir à un tête-à-tête passionné lorsqu'il met en cause une future Impératrice, il a pour témoin l'Europe. Stanislas-Auguste sympathise avec le parti qui à la Cour de Russie appuie l'Angleterre contre la France et la maison de Saxe, c'est un fait que la France ne voit pas sans ombrage, elle fomente son rappel, l'obtient.

Stanislas-Auguste rentre à Varsovie. Par dépit contre le roi Auguste III et surtout contre son tout-puissant ministre, le comte de Brühl, qu'il rend responsable d'une séparation qui brise des liens passionnés, il se pose immédiatement en adversaire direct du gouvernement.

A la suite d'incidents violents qu'il détermine à la diète de 1762, il prend une place prépondérante. Il reste d'autre part en relations suivies avec Catherine devenue Impératrice en 1762 à la mort d'Elisabeth, après la séquestration de Pierre III. Tous ces facteurs jouent lors du grand jeu, lorsqu'en 1763 le trône de Pologne se trouve vacant à la mort d'Auguste III : Stanislas-Auguste est le candidat de la Russie et de la France contre ceux de la France et de la maison d'Autriche.

Il est élu, non sans avoir soupçonné de quel poids se trouve être cette couronne qui peut ne sembler encore qu'une faveur suprême du destin. Il a vu l'acuité des passions des partis, leur insubordination, leur méconnaissance de l'intérêt général. Il a assisté à la pression des troupes étrangères, celles-ci sont entrées dans le pays pour appuyer son élection. Il a eu des adversaires acharnés : le prince Radziwill et le comte Branicki qui ont soulevé des confédérations contre lui. Le danger gronde, il est des deux côtés, du côté extérieur : voisins guettants, puissants ; du côté intérieur : division, affaiblissement.

L'élection a eu lieu le 6 septembre 1764. Dès le 9, trois jours après, l'ancien « enfant gâté » de la maison de la rue Saint-Honoré, en annonce la nouvelle à Mme Geoffrin.

L'effet est maximum. « Mon cher fils, mon cher roi, mon cher Stanislas-Auguste, vous voilà trois personnes en une seule, vous êtes ma Trinité ! » Mme Geoffrin est dans le délire. Stanislas-Auguste continue à l'appeler « ma chère maman », la voilà promue du fait même au rang de mère de Majesté, toutes ses fibres de cœur et d'esprit tressaillent, émotion, tendresse, orgueil, tendresse rehaussée tout à coup par le féerique prestige de la royauté !

Car, tout philosophe qu'il est, le dix-hutième siècle se pâme encore à ce mot de Majesté, et l'heureuse mère ne fait que suivre le courant général lorsqu'elle écrit : « Quand je songe que mon cher fils que j'ai vu bien jeune, que j'ai bien grondé, est roi, et m'aimant autant qu'il faisait quand il n'était que mon fils, la tête me pète et le cœur me brûle ! » (1).

(1 Lettre du 24 octobre 1764.

Retentissement égal sur tous les hôtes de la rue Saint-Honoré ! Ainsi une telle auréole est venue parer le jeune homme d'il y a treize ans ! Comme elles sont attendues les lettres du nouveau roi ! Mais Mme Geoffrin en sait le prix et n'en distille le plaisir que goutte à goutte à ses auditeurs : « Je leur ai lu la première page, écrit-elle à son fils, ils en ont tous été enchantés, mais la lettre n'est pas sortie de mes mains. Pour toutes celles qui l'ont suivie, je me contente de dire qu'elles sont toutes sur le même ton et je ne les montre plus. » (1)

On ne parle plus que Pologne, les amis de Mme Geoffrin aguichent sa propre curiosité, comment s'étonner que ces circonstances forcent l'événement à venir au jour, l'événement, c'est le projet de voyage dont le premier remous apparaît sous la plume de Mme Geoffrin avec une spontanéité de forme qui semble inscrire le jaillissement même de l'idée : « Mon cœur s'élance vers vous et mon corps a envie de le suivre, tenez, mon cher fils, si vous êtes un aussi grand roi que je le désire et que je l'espère, pourquoi n'irai-je pas vous admirer comme un autre Salomon ? Je ne veux pas voir cela comme impossible. » (2) C'est dès sa première lettre après l'élection que Mme Geoffrin adresse à son fils ces mots enflammés.

Stanislas-Auguste ne peut considérer cette étonnante nouvelle autrement que comme une exclamation non contrôlée, sans assise véritable, à peine plus que lorsqu'il écrivait à sa correspondante en lui annonçant sa nouvelle royauté, le 9 septembre 1764, « Ma chère Maman, ne vous verrai-je donc jamais, ne jouirai-je donc plus de la douceur, de la sagesse de vos conseils », et que cette exclamation était à la fois un soupir et une conclusion par la négative.

Mais Mme Geoffrin ne l'entend pas ainsi, la barrière du mot impossible est franchie, tous les possibles n'ont plus qu'à accourir et à devenir réalité.

C'est bien ce qu'ils ont fait alors que Stanislas-Auguste n'en est encore qu'à l'incrédulité : « Se pourrait-il bien que vous pensiez à réaliser ce voyage de Pologne, je ne me permets pas de le croire, de peur que cela ne me manque. Je voudrais même m'empêcher de le désirer trop fort, car ordinairement les choses qu'on désire ainsi tournent mal. Ah ! ma chère maman, se pourrait-il, se pourrait-il ! »

(1) Lettre du 7 décembre 1764.
(2) Lettre du 24 octobre 1764.

La lettre est du 6 mars 1765 et sous les exclamations, ce qui affleure encore, c'est la réponse : « Il ne se peut pas. » Stanislas-Auguste badine : « Mais savez-vous bien que je voudrais déjà ne m'occuper qu'à faire en sorte qu'il y eût de beaux chemins, de bons gîtes, de beaux ponts, enfin tout ce qu'il faudrait pour que vous ne disiez pas : ah ! le vilain royaume que le royaume de mon fils ! »

Aussi son étonnement doit-il être grand lorsqu'il reçoit en réponse à cette lettre une phrase cette fois tout à fait décisive : « Oui, mon fils, j'ai le projet très formé d'aller vous voir l'année prochaine. Je partirai de Paris le premier avril et j'irai doucement tant que la terre me pourra porter jusqu'au pied de votre trône, et là, je mourrai dans vos bras de plaisir et d'amour ! » Le verbe partir n'est même pas au conditionnel, il est au futur, tout le programme est empreint de la même modération : « O mon cher fils ! la façon dont vous me parlez de ce voyage augmente bien encore le désir que j'en ai. Combien le délice de causer avec vous renouvellera toutes mes idées ! Comme vos conversations me les arrangeront dans la tête ! Quel enchantement j'aurai de voir votre cœur rempli de toutes les vertus et de tous les sentiments qui font un grand roi et un parfait ami ! Mon cher fils, je trouverai tous les chemins qui me conduiront à ce bonheur fort beaux, je ne les jugerai tels qu'ils sont que quand je vous quitterai, pour lors que je crois bien qu'ils me paraîtront bien laids. » (1)

Le projet a pris corps, et tandis qu'il était né d'une exaltation peu dans la manière habituelle de Mme Geoffrin, elle apporte maintenant à sa transposition dans le domaine pratique toutes les qualités d'ordre et de bon sens qui lui sont coutumières. La lettre du 7 mai 1765 où elle dit à Stanislas-Auguste : « Il faut que je vous parle raisonnablement sur mon voyage de Pologne », met en relief cette organisation cérébrale de bonne bourgeoise qui ne va rien laisser à l'aventure.

La distance, elle la connaît, elle a expérimenté que les courriers mettent trois semaines entre Paris et Varsovie. Sa santé ? Elle se porte très bien, « elle n'est ni peureuse, ni difficile sur les délicatesses des femmes. » La dépense, point qui ne saurait être négligé par une Mme Geoffrin qui, toute mère de Majesté qu'elle soit devenue, n'en reste pas moins bourgeoise et Française, et qui songeait à écrire à Stanislas-Auguste après son élection : « Comme

(1) 7 avril 1765.

les bonnes mères pensent à tout, il faut que Votre Majesté me permette de lui dire un mot de ses affaires pécuniaires. Dites-moi, si vous voulez me le dire, si votre république vous fait un état suffisant, non seulement pour avoir la représentation comme Roi, mais comme un Roi bienfaisant... » Sur ce point de la dépense, elle a également examiné ses possibilités et vu que la somme ne la dérangerait point ».

Il n'y a donc pas d'obstacles matériels, pourquoi résisterait-elle à son envie ?

L'aventure étonnante de royauté qui vient de parer ses rapports avec Stanislas-Auguste a fait d'eux le point brillant de sa vie. Il y a douze ans qu'elle n'a vu son pupille, c'est pour toute amitié, une épreuve, du fait des changements qu'apportent aux intéressés les transformations du temps. Ces transformations, si elles ne sont guère à craindre du côté de Mme Geoffrin qui n'en est plus à l'âge des variations profondes du caractère, que ne peuvent-elles être au contraire entre vingt et trente ans, et chez un homme qui par surcroît a vu son destin subir la promotion extraordinaire d'une élévation à la couronne ! Mme Geoffrin a tout à fait raison d'écrire : « Ce qui me détermine, c'est qu'il me serait impossible d'entretenir avec vous un commerce de plusieurs années si mes idées sur votre esprit, sur son étendue, sur sa nature ne se renouvelaient plus. » (1)

De plus elle connaîtra gens et choses de la cour et Stanislas-Auguste ne pourra plus la réfréner dans ses jugements, ainsi qu'il semble l'avoir fait d'après un début de lettre où elle lui renvoie la monnaie de sa pièce : « Comme vous me dites (2), mon cher fils que je ne peux juger bien des choses de chez vous parce que je ne connais pas les personnes dont elles dépendent, je vous dirai par rapport à vous la même chose... » (3) Un rapprochement diminuera l'inconnu qui les sépare.

---

(1) Lettre du 7 mai 1765.

(2) Nous respectons l'orthographe de Mme Geoffrin.

(3) Lettre inédite de Mme Geoffrin à Stanislas-Auguste, parmi les lettres d'Auguste Sulkowski au Roi, du 12 et du 20 juillet 1765 (Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski). Voici tout le document ; nous en conservons l'orthographe :

« Comme vous me dite mon cher fils que je ne peux jugez bien des choses de chez vous, parce que je ne conois pas les personnages dont elles dépendent, je vous dirai par raport à nous, la même chose, et je vous dirai bien positivement par raport aux Broglie. Il y a un vieux abbé de Broglie, oncle de du duc, du comte et du jeune abbé pour qui on vous demande le chapeau.

« Le vieux abbé a eu beaucoup d'esprit (il radote à présent) la tête

Mais du fait même qu'elle envisage maintenant son projet avec sang-froid, elle voit se dresser tous les points d'interrogation auxquels il convient de répondre. Elle sait qu'une cour n'est pas une maison ordinaire, que l'on ne peut y arriver comme l'on arriverait rue Saint-Honoré, elle sait surtout qu'un roi a des « entours », n'y a-t-il nul obstacle du côté de ces « entours » ? Elle demande au roi de lui répondre franchement, « aussi franchement, lui dit-elle, que si vous parliez tout seul enfermé dans votre cabinet ».

Eh bien, Stanislas-Auguste craint ce voyage. Il le craint pour toutes les bonnes raisons qu'il a de le craindre et si Mme Geoffrin pouvait encore ressentir les effets de ce fameux « morceau de glace » (1) dont il était question entre eux lors de son séjour à Paris et que c'était elle qui s'ingéniait alors à modérer les enthousiasmes de son pupille, si elle désirait vraiment être docile à sa propre suggestion : « Mon cher fils, c'est à vous à présent à calmer ma tête et mon cœur » (2), elle jugerait que Stanislas-Auguste agit bien dans ce sens.

Il le fait avec un accent de sincérité qui ne trompe pas et qui

---

très chaude, très intrigant. Il faut luy rendre justice, il n'a été occupé que des ces neuveux. Il a fait leur fortune. Il a un ton très grivois d'une excellente santé. Il a 83 ; il est encore très bien sur ces jambes. Il étoit ami du Régent, il a beaucoup vu le Roi dans son enfance. Il avoit avec luy de la familiarité, mais comme c'est une très mauvaise tête et très intriguant, il a été exilé deux ou trois fois. Sependant il est toujours revenu et a fait ces neveu se qu'ils sont, n'a jamais voulu être Evêque, parce qu'il n'a pas voulu s'éloigner de la cour. Il a des bénéfices tres considérable, il ne peut, pas soufrire ces neuveux et fait tout pour eux parce qu'il ne peut jouer de role que par eux. La betise du Duc luy est insupportable et l'esprit du comte qui en a ne luy plait pas davantage. Mais je vous le répète, il fait tout pour eux. Le Duc qui est une bête est militaire, mais avare, se qui luy a fait faire de tres vilaine chose. Le comte est méchant, faux et bien haï de presque tout le monde. Le dauphin aime les deux frères, mais le Dauphin est san crédit. Le vieux abbé a écrit il y a quelques tems une lettre au roi dans laquelle il déplorait les malheurs de l'état et luy disoit qu'il n'avoit que ces neuveux qui pussent rétablire les affaires cette lettre n'a pas eu défait, mais elle a sependant pendant quelques moment ebranlé les ministres en place, mais ils sont raffermi et les Broglie retombé. C'est pendant l'interval ou ils ont eu quelques espérances qu'ils vous ont fait dire de si belle choses.

« Mais croier moi, ils ne feront jamais rien parce qu'ils n'ont ni mérite, ni vertu. Le Duc pouroit être un bon lieutenant général, mais il faut pour commander une autre tête que la sienne, et au comte il luy fauderoit une autre âme.

« Leur frère labbé a de l'esprit on n'en dit point de mal... »

(1) Lettre du 24 octobre 1764.

(2) Lettre du 24 octobre 1764.

montre de façon évidente qu'il ne pense qu'à l'intérêt de « sa chère maman ».

Il y a d'abord, lui dit-il, « la différence prodigieuse que vous trouverez entre ce qui vous entoure là où vous êtes et ce que vous trouverez ici », la différence entre la France et la Pologne, entre Paris et Varsovie ! Il y a les questions d'aise et d'habitude qui, à l'âge de Mme Geoffrin ne peuvent être laissées de côté : « Vous avez certainement beaucoup d'expérience mais vous n'avez pas celle d'un déplacement aussi considérable ; vous n'êtes pour ainsi dire jamais sortie de Paris, et vous viendriez tout d'un coup jusqu'en Pologne ! Non, je ne croirai que quand je verrai et j'avoue que je crains presque autant que je désire vous voir ici. »

Un autre point essentiel et qu'il a raison de considérer, c'est la question de sa besogne de roi. Une amitié occupe, absorbe, a des exigences ; ces exigences, d'autant plus naturelles que le dérangement a été plus grand, sa nouvelle situation lui permettra-t-elle d'y satisfaire ? « Vous trouverez votre fils très occupé (ce n'est pas là le mal) mais presque toujours tristement occupé à faire les plans, les minutes, pour ainsi dire, de toutes choses, sans avoir presque jamais la satisfaction de réussir... »

Il craint l'œil scrutateur de sa « chère maman ». La première fois qu'il a parlé du voyage de Pologne, il a pensé à ces ponts, ces ponts douteux auxquels il vaut mieux quelquefois préférer franchement la traversée du lit de la rivière, il envisage des sujets plus graves lorsqu'il lui dit : « Oh ! si j'avais déjà franchi de certains pas, si j'étais plus à mon aise sur quelques articles essentiels, je pourrais me dire avec plaisir : je vais recevoir et placer maman de manière à ne pas lui faire regretter sa course... Je vais lui procurer de l'amusement et à moi les délices de sa société, de ses conseils, de sa tendresse ; sa journée sera agréablement remplie et je serai heureux de son contentement... » Mais « ces certains pas » ne sont pas encore franchis et pour toutes ces raisons, et bien qu'il répète : « Ma chère maman, je donnerais des trésors pour pouvoir passer chaque jour de ma vie une heure avec vous », la conclusion qui visiblement s'impose à lui, c'est que ce voyage n'est pas désirable.

Cette lettre a été écrite le 23 mai 1765. Mais dans la correspondance entre Paris et Varsovie, il faut compter avec le temps que mettent les courriers, elle était partie avant que ne fût arrivée la lettre de Paris du 7 mai, celle dans laquelle Mme Geoffrin lui exposait pour la première fois posément, toutes les raisons qu'elle

avait d'aller en Pologne et lui montrait sans ambages le vif désir qu'elle en avait.

Stanislas-Auguste lit, comprend qu'il ne s'agit plus d'un projet en l'air, mais d'une chose voulue et raisonnée, alors dans un revirement imputable à sa nature bienveillante, peu portée à contrarier en général, encore moins lorsqu'il s'agit d'une personne qu'il aime, il récrit immédiatement, le 1er juin, et cette fois, c'est la lettre d'invitation formelle.

« Vous me ferez plaisir et très grand plaisir... J'ai trouvé extrêmement raisonnable et bien senti ce que vous dites, que pour se juger juste après douze ans de séparation, et un grand changement de situation, il faut se revoir. »

Il n'accordait aucune attention aux détails lorsqu'à son avis il ne s'agissait que d'une imprudente fantaisie, il envisage maintenant le projet avec décision et ferme volonté de le voir mis en pratique. Il songe immédiatement aux points essentiels. Question des difficultés du voyage, question des « gîtes », question de la langue étrangère, il réglera tout. Il enverra au-devant de Mme Geoffrin « un homme qui saura le français, l'allemand et le polonais ». Une fois à Varsovie, Mme Geoffrin sera logée au château « de plain-pied avec lui, il n'y aura que quelques chambres à passer ». Il mettra une voiture à sa disposition. Elle sera dispensée une fois pour toutes de « toutes les comparses publiques », si les obligations mondaines lui sont fastidieuses.

Sur la question des fameux « entours », il la rassure également : « Vous trouverez dans mes frères de fort honnêtes gens, fort droits et fort attachés à moi par choix et par inclination, et je les aime comme ils m'aiment. Mes vieux oncles ont presque autant d'envie de vous voir que moi. Toutes les jeunes femmes qui m'appartiennent s'empresseront d'être bien avec vous. »

Dans son emploi du temps, « il se réserve quelques moments tous les jours », ces moments il les passera avec Mme Geoffrin : « Nous nous dirons nous deux ce que nous pensons des personnes et des choses... Votre voyage doit me devenir utile solidement autant qu'il me sera agréable. » Et il insiste, comme pour rattraper sa lettre du 25 mai : « Ainsi, ne vous effarouchez point de tout ce que vous trouverez dans mes antécédentes au sujet de votre voyage, et venez, je vous en prie... Adieu, maman, je vous répète que très franchement, très sincèrement, tout compliment, toute gêne à part, je vous souhaite ici et ne prévois que du contentement de votre venue », telle est la fin de la lettre.

Au reçu de ce courrier, Mme Geoffrin peut commencer à être toute à la joie de son voyage, « embaumée » selon sa propre expression par l'attente.

Joie des préparatifs, quoique le départ ne soit prévu que pour l'année suivante, mais le temps n'est pas trop long, lorsqu'il s'agit d'un déplacement aussi important. Préparatifs vestimentaires, comme il se doit pour une femme qui apporte à sa toilette « la netteté la plus recherchée » (1), elle est « pressée de beaucoup de chiffonnages ». Pressée aussi de visites au carrossier qui doit préparer la berline, de règlements de toute sorte : « Cette idée d'aller vous voir, mon cher fils, est si délicieuse pour moi qu'il n'y a point de jours que je ne fasse quelques arrangements, quelques emplettes, quelques questions qui y aient rapport. » (2).

La plus importante de ces questions, c'est celle du voyage lui-même, la faculté pour Mme Geoffrin de le supporter, « elle qui n'a pas découché de chez elle depuis plus de dix ans... » Elle s'y entraîne de façon toute moderne, par des randonnées progressives de dix, quinze, vingt lieues. Ce changement d'allure intrigue ses amis, « ils disent que c'est un essai pour un plus grand voyage, elle fait la petite bouche et elle répond en style d'oracle : il n'y a rien d'impossible » (3).

Joie de ces réticences mystérieuses qui ne trompent personne ! C'est enfin la réponse qui convient à la curiosité excitante de son entourage, cette curiosité qui continue à la faire aller de l'avant, qui la pousse, car si, selon le mot de Pirandello, « nous nous construisons », les autres aussi nous construisent. Ils ne construisent pas que notre personnalité par l'image plus ou moins exacte qu'ils s'en font et qu'ils nous en présentent, ils déterminent aussi les événements. Surtout lorsqu'il s'agit d'une personne qui vit en public, ses faits et gestes sont conditionnés par les réactions de ce public, par la façon dont il les fait exister autour de l'intéressé, en les désirant, en les appelant ou même en les craignant, en tout cas en les faisant bourdonner dans son ambiance de telle sorte que peu à peu l'existence s'en trouve enchevêtrée. Autour de Mme Geoffrin bruit incessament le mot Pologne : « Tout le monde, écrit-elle, c'est-à-dire mes amis et mes sociétés, sont si admirateurs

(1) Lettre de Diderot à d'Holbach, citée par Sainte-Beuve.

(2) Lettre du 7 août 1765.

(3) Lettre du 7 août 1765.

de votre amitié pour moi qu'ils disent tous qu'il faut absolument que j'aille vous voir. » (1).

C'est alors l'échange des mille questions et réponses qui font exister le voyage à l'avance, et en anticiper le plaisir. « Les eaux sont-elles bonnes à Varsovie ? » Elle en boit beaucoup, « en se levant et en se couchant ». Et quelle route prendre ? Quel est le chemin « le moins mauvais », un « moins mauvais » qui en dit long !

La Prusse ? « Je n'ai nulle envie, non, nulle envie de voir le roi de Prusse. Il est pour moi un homme rare mais je ne le vois ni grand homme ni homme vertueux. Il a de l'esprit, des talents et des parties dans l'esprit mais il n'a ni sentiment dans son cœur, ni vertu dans son âme. Les talents et les succès donnent de la célébrité, il n'y a que les vertus qui donnent de la réputation. Dans cinquante ans on ne parlera plus du roi de Prusse... » (2) Voilà un jugement définitif à défaut de devoir être ratifié par la postérité !

Elle passera par la Saxe et elle trouvera le conducteur du roi à Leipzig.

Stanislas-Auguste de son côté commence à désirer sincèrement sa venue. Il en est encore à la belle chaleur d'un début de règne, il apprécie sa fortune, et sait qu'il a à « s'acquitter envers elle et envers ses électeurs » (3) mais plus son expérience de Majesté se poursuit, plus il s'aperçoit de quelle valeur peut être le bienfait d'un langage sincère dans une cour, ce point lui est cher car il y revient : « Ma chère maman, il n'y a personne qui plus ou moins n'ait quelque intérêt produit par quelques passions selon laquelle il parle et agit à mon égard ; vous seule descendant comme d'une planète, viendrez, verrez et me parlerez sans partialité aucune. Oh ! venez, venez, ma chère maman. » (4).

Les deux parties n'auraient donc plus qu'à se maintenir en cet état de chaude et mutuelle attente pour en rester à la joie de l'anticipation, mais l'écueil habituel des liaisons vient se dresser entre eux : il se produit une dénivellation entre les sentiments de l'un et de l'autre.

Cette dénivellation est d'autant plus explicable que dans le cas particulier, Stanislas-Auguste est forcément « diverti » dans son

(1) Lettre du 7 août 1765.

(2) Lettre du 19 août 1765.

(3) Lettre de Stanislas-Auguste du 31 août 1765.

(4) Lettre de Stanislas-Auguste, du 15 septembre.

attente, diverti au sens étymologique du mot, par sa besogne de souverain, et quelle besogne ! l'état de la Pologne n'en fait pas une sinécure ! tandis que Mme Geoffrin, dont la vie vieillissante et inoccupée a tout le loisir de se concentrer sur une idée, lui laisse prendre dans son esprit une place tellement prépondérante que des dissonances doivent fatalement se produire.

La Pologne est devenue sa chose, sa tendre chose, tout concourt à la fortifier dans ce sentiment. Les rapports de la Pologne et de la France en sont à une de ces périodes de susceptibilités qui se renouvellent presque inévitablement dans le cours d'une amitié lorsqu'elle est authentique, c'est-à-dire tissue dans l'être véritable des nations en jeu, car du fait même elle participe à des réactions d'humeur et de nerfs. C'est au point que les sautes de caractère peuvent presque être considérées comme le sceau et le témoin de la profondeur de l'attachement. Dans le cas particulier : « Si comme on le dit toujours chez vous, on aime la Pologne et l'on désire qu'elle devienne quelque chose, il faut m'aider au lieu de me traverser », écrira Stanislas-Auguste (1).

Or il a été élu contre le candidat de Versailles, le Prince Xavier de Saxe, frère de la Dauphine, cette candidature ayant elle-même écarté celle du Prince de Conti soutenu par le Ministère des Affaires Etrangères. Il y a en outre à régler l'incident de Paulmy, l'altercation qui a mis aux prises le marquis de Paulmy avec le Primat de Pologne, Monseigneur Lubienski, lors de son audience de congé. La France marque sa mauvaise humeur en faisant traîner sa reconnaissance officielle de l'élection du roi. En vue de régler cette affaire, Stanislas-Auguste s'est tout naturellement adressé à Mme Geoffrin et si les premières démarches de celle-ci n'ont pas été mieux accueillies par Choiseul, la faute n'en est pas à sa bonne volonté.

Dans tous les rapports avec la France, qu'il s'agisse de commandes de glaces ou de carrosses ou de tableaux à faire exécuter par Boucher ou par Vien, ou d'inventions récentes à importer en Pologne, Stanislas-Auguste passe par elle, comment s'étonner qu'elle en arrive à se considérer comme la représentante du roi à Paris ?

Depuis longtemps déjà, Polonais et Polonaises de passage ont accoutumé de venir lui présenter leurs devoirs ; c'est par exemple la Princesse Lubomirska, cousine germaine de Stanislas-Auguste,

(1) Lettre du 20 octobre 1764.

qui, dès 1760, écrivait à son « cher cousin » : « Je me dédis sur Mme de Geoffrin (*sic*), elle m'a réellement prise en amitié vers la fin ; nous nous sommes très tendrement séparées, j'ai contremandé vos commissions d'estampes. Nous avons beaucoup parlé de vous, mais il serait trop long de vous en dire le tenant, elle m'a fait lire votre lettre, le plus réel de tout ceci, c'est qu'elle désire votre bien et qu'elle vous aime bien... » (1) Ou bien c'était Auguste Sulkowski qui dès le lendemain d'une arrivée à Paris, le 30 juillet 1765, écrivait : « J'ai été voir Mme de Geoffrin (2), j'ai trouvé une femme aussi digne par ses qualités que par son attachement de la confiance du Prince qui l'en honore... » (3)

Maintenant tous les hôtes du salon de la rue Saint-Honoré viennent la confirmer dans ce rôle d'ambassadrice ou mieux de « reine-mère ». L'exemple vient de haut, de l'Impératrice de Russie, qui dès le 4 octobre 1764 la félicitait de « l'élevation de Monsieur son fils », écrivant d'ailleurs avec une apparente innocence : « S'il est devenu roi, je ne sais pas comment, mais bien parce que la Providence l'a voulu... » elle ajoutait même « je laisse le soin de rectifier en cas de besoin, à votre tendresse maternelle ! »

C'est presque une investiture officielle, tout Paris entre dans le jeu. Dès qu'il est question de la moindre affaire se rapportant à la Pologne, on vient aux nouvelles chez Mme Geoffrin. C'est même une visite de cet ordre qui va faire se lever le premier orage et remettre tout le projet de voyage en question.

Un certain M. de La Marche, soi-disant messager de Stanislas-Auguste, arrive à la cour de Versailles porteur d'un chiffre secret. M. de Sainte Foix, premier Commis aux Affaires Etrangères, qui vient précisément de faire la connaissance de Mme Geoffrin, va tout naturellement s'en entretenir rue Saint-Honoré. Or, fait inouï, Mme Geoffrin n'est au courant de rien, le roi ne lui a parlé ni de chiffre, ni de M. de La Marche.

Son amour-propre est blessé à vif. Pourquoi n'est-ce pas elle qui a été chargée de ce chiffre ? « On a été très étonné que je ne fusse au fait de rien, écrit-elle amèrement à son ancien pupille ; on a même cru un moment que je dissimulais, mais j'ai affirmé mon ignorance sur cette affaire d'une façon si franche que l'on m'a crue sincère. Mais la surprise en a augmenté et on m'a dit que

(1) Inédit. Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski. Vol. 926, p. 306.

(2) Nous voyons souvent Mme Geeoffrin ennoblie sous la plume des Polonais.

(3 Inédit. Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski. Vol. 712, p. 101.

comme on s'intéressait à vous l'on prenait la liberté de vous donner avis de ne pas mettre votre confiance en tant de différentes personnes. » (1)

Voilà le point sensible, Mme Geoffrin veut avoir le monopole de la confiance de son fils. « Et qu'il ne croie pas que ce soit jalousie », elle n'agit que dans son propre intérêt ; s'il désire la sacrifier, qu'il le fasse : « J'y consens, écrit-elle dramatiquement, je le répète, votre honneur et votre gloire me sont aussi précieux que ma vie... »

Quel est son tort, et tort qu'elle ne cessera d'avoir vis-à-vis de Stanislas-Auguste ? Celui de trop aimer, elle dira lors des réconciliations : « Je sentais que je ne pourrais pas souffrir la moindre altération à ces sentiments dont vous m'honorez et qui font ma gloire et mon bonheur ! » (2)

La blessure est à vif et un rien l'envenime. Une autre fois, c'est à propos de l'architecte français Louis que le roi a fait venir à Varsovie. Louis rentre à Paris avec des instructions, il n'en défère sans doute pas en toute docilité rue Saint-Honoré, nouvel orage ! Mme Geoffrin entreprend alors de jouer le grand jeu, et dans une lettre où les « Sires » et les « Votre Majesté » ont remplacé les « Mon cher fils », elle emploie un perfide temps-passé pour parler de son projet de Pologne : « Votre Majesté sait bien que le seul but de mon voyage *était* de voir sa personne, et de lui renouveler l'hommage de mon cœur en présence du sien... » (3)

Cet imparfait va droit au cœur du roi. Certes il n'a pas poussé à l'idée de voyage, mais depuis que celui-ci a été décidé, il a eu le temps non seulement de s'y habituer, mais encore d'en chérir la pensée, et c'est alors que lui s'inquiète déjà d'un conducteur à envoyer au devant de la voyageuse, que tout d'un coup cet espoir viendrait à lui manquer, ce lui serait maintenant « une des plus cruelles amertumes de sa vie » : « Maman, je suis votre fils, ne m'affligez pas cruellement. » (4)

Il ne comprend d'ailleurs rien à toutes ces susceptibilités qu'il aurait tôt fait de remettre au point si Mme Geoffrin n'entendait bouder. Elle le fait avec obstination, revenant sur la question des « entours », réitérant ses craintes, obligeant le roi à lui répéter que tout l'attend et la désire à Varsovie, ce n'est que le 3 février 1766

(1) Lettre du 21 septembre 1765.
(2) Lettre du 24 décembre 1765.
(3) Lettre du 3 février 1766.
(4) Lettre du 15 janvier 1766.

que rejaillissent sous sa plume les « mon cher fils », « mon adorable enfant » qui accompagnent le « je viendrai » définitif, c'est presque un « je viens » car la belle saison est proche, le départ n'est plus qu'une question de jours, il est fixé pour le mois de mai, entre le 1er et le 15.

Circonstance favorable, et que Stanislas-Auguste, toujours soucieux des difficultés de la route, envisage avec plaisir, il se trouve pour Mme Geoffrin un accompagnateur tout indiqué : le propre ambassadeur du roi en France, M. de Loyko. La reconnaissance officielle de Stanislas-Auguste par la cour de Versailles est enfin chose faite et Loyko qui a présenté ses lettres de créance à Louis XV le 31 mars 1766, retourne à Varsovie pour rendre compte au roi de sa mission. C'est un homme qui n'est « ni trop lambin, ni trop pressé (1), il a un « caractère aimable (2), ces qualités font de lui le conducteur rêvé.

M. de Loyko qui « aime fort ses aises », se soucie-t-il, quant à lui, de voyager en la compagnie d'une vieille dame pour laquelle il peut craindre les fatigues de la route ? Il ne s'agit que de le convaincre que Mme Geoffrin « n'est d'aucune incommodité en voyage » (3), que le roi lui en touche un mot, « sans cependant le contraindre » (4), et cette grosse question de conducteur sera réglée.

C'est bientôt chose faite. Dernières recommandations du roi, dernières effusions de « sa chère maman » qui a retrouvé le ton d'adoration d'antan, trêve de « caquets » et cela vaut mieux, car, pour un peu, Mme Geoffrin repartirait en guerre à propos d'un certain M. de Montalembert que Stanislas-Auguste semble attendre à Varsovie avec trop d'empressement. Les dissentiments sont passés, c'était, à entendre Mme Geoffrin, les Polonais de Paris qui insinuaient le plus volontiers « qu'elle ferait un voyage fort désagréable ». L'opposition ne venait pas que d'eux, ses ennemis avaient trop beau jeu à dire que c'était sa « passion pour la célébrité » qui la poussait à pareille extravagance.

Elle laissera les langues marcher. Grimm a raison de dire à propos du bruit fait autour de son départ : « Il faut que les oisifs aient une grande manie de juger de tout à tort et à travers. Je n'ai du moins jamais pu comprendre comment on mettait tant de chaleur à approuver ou à condamner des actions qui n'importent

(1) et (2) Lettre de Stanislas-Auguste du 22 février.
(3) Lettre de Stanislas-Auguste du 13 mars 1766.
(4) Lettre du 13 mars 1766.

en aucune manière à qui que ce soit, et qui doivent en toute justice être au choix et au risque de chaque particulier. » Libre à Voltaire de trouver une occasion d'exercer sa verve et d'écrire à Marmontel : « Vous n'irez donc point en Pologne avec Mme Geoffrin ? Cependant quand la reine de Saba alla voir Salomon elle avait sûrement un écuyer. Vous feriez un voyage charmant ! »

Le ministre des Affaires Etrangères a donné à la voyageuse la « permission » nécessaire pour la route « de la meilleure grâce du monde ». C'est le 21 mai 1766, date définitivement fixée pour le départ, que commence la grande entreprise ; celle-ci est moins considérable sans doute, que ne le veut la rumeur publique, ainsi traduite par Horace Walpole dans une lettre à Lady Hervey le 3 février 1766 : « On dit qu'on a l'idée de faire partir Mme Geoffrin avec un caractère officiel ou, au moins avec une commission du gouvernement français, honneur tout à fait exceptionnel... » mais elle est suffisamment glorieuse, au seul titre d'aventure « d'une très petite particulière qui vient d'un bout à l'autre du monde voir un roi » (1).

(1) Lettre de Mme Geoffrin, du 24 juin 1765.

CHAPITRE II

LA ROUTE

Les voyageurs. — L'itinéraire. — Séjour à Vienne. — Attente de Stanislas-Auguste. — Dernière étape.

Comme ils parlent à l'imagination, ces mots : Mercredi 21 mai, 3 heures de l'après-midi, jour et heure du départ pour Varsovie, mots écrits par Mme Geoffrin, dans un des carnets où elle avait coutume de noter toutes les affaires la concernant.

C'est le moment chargé d'espoir, d'attente, sur le seuil du futur : un pays lointain, un cœur désiré.

La voyageuse a fait ses paquets gaiement, elle part comme il faut partir, sans regarder en arrière, « tout ce que je quitte n'est rien auprès de ce que je vais chercher » (1).

Trouvera-t-elle ? Elle en prend en tout cas le meilleur moyen : la bonne humeur, la volonté d'envisager toutes choses du bon côté.

Donc, en ce mercredi 21 mai, le portail de la maison de la rue Saint-Honoré se referme sur le passage de la solide berline — solide, il le faut, et depuis un an qu'elle lui a été commandée, le carrossier a pu mettre au point cet élément essentiel du voyage — la berline qui emmène à six cents lieues de là la maîtresse du logis.

Mme Geoffrin est accompagnée par quatre de ses gens, deux femmes, deux hommes : Marianne et Nanette, Nanteuil et Pichard ; M. de Loyko voyage de son côté dans sa propre voiture.

L'intelligent visage de la voyageuse, ses beaux cheveux gris argent, les traits restés fermes, les yeux noirs, perçants, composent encore « la figure de vieille la plus revenante qu'il soit possible de voir » (2). L'expression décidée, énergique, correspond bien à la personne qui a pu écrire à 67 ans qu'elle partait pour Varsovie aussi allègrement que s'il s'agissait de « partir pour Chaillot ».

---

(1) Lettre du 18 mai 1766.

(2) La Harpe, Correspondance. Tome X, p. 217.

Ces soixante-sept ans d'ailleurs ne la marquent pas, elle a beau dire qu'elle s'en aperçoit en se regardant dans le miroir, il faut bien qu'elle ajoute qu'elle ne s'en sent que quarante et « rien de la vieillesse ».

Mante de soie puce, coiffe de taffetas noir, robe de couleur sombre, le costume habituel de Mme Geoffrin, celui qui a frappé tous ses contemporains par sa dignité séante, sa parfaite façon, point que notent La Harpe, Grimm, Mme Suard, et Diderot aussi parlera « du goût noble et simple dont cette femme s'habille » — ce costume n'a pas eu à subir de grandes modifications pour convenir à la route.

Au programme, pas de hâte excessive. Mme Geoffrin « met la bonne mesure en tout », elle mettra le temps qu'il faut pour arriver à Varsovie, elle compte six semaines.

La route ? Par Vienne, décidément. Elle n'est pas revenue sur sa décision de ne pas faire la connaissance du roi de Prusse. Il se peut que M. de Loyko soit retenu en Autriche et ne puisse l'accompagner jusqu'à Varsovie, mais il importe peu, puisque là un conducteur envoyé par Stanislas-Auguste l'attendra, elle le sait et la rumeur publique le redit déjà, Woyciech Jakubowski, par exemple, le 28 mai 1766, en a fait part à Clément Branicki : « On doit envoyer au devant de Mme Geoffrin sur la frontière, des provisions de bouche et des cuisiniers. »

Les principaux arrêts prévus sont Strasbourg, Manheim, Francfort et Durlach, Mme Geoffrin est l'amie du Margrave de Durlach.

Dans la berline ses femmes caquettent, elles les a priées « de causer entre elles en toute liberté ». Elle se divertit à les entendre. Elle a emporté quelques livres, souci inutile, elle ne les ouvre pas, elle ne lit que le livre des postes et la carte.

On voyage de jour, on couche à l'auberge. Le programme des journées est le suivant : lever de bonne heure, ce n'est pas pour incommoder Mme Geoffrin qui en est à l'âge des nuits courtes, mais c'est moins dans l'humeur de ses jeunes servantes qui n'ont pas les habitudes matinales de leur maîtresse, aussi est-ce elle qui est debout la première et frappe à leur porte. « Les belles demoiselles sont-elles éveillées, ont-elles bien dormi ?... » tel est le cérémonial du réveil tel qu'elle le raconte à sa fille.

Elle prie alors Marianne et Nanette « très poliment », d'aller réveiller « les beaux messieurs » ; les beaux messieurs, ce sont Nanteuil et Pichard, Pichard « qui ressemble à Sancho-Pança comme deux gouttes d'eau », Nanteuil et Pichard vont graisser la voiture, et voilà tout le monde prêt pour l'étape du matin.

Arrêt « à la dînée », comme elle dit ; elle s'occupe avant tout de la nourriture de ceux qui l'accompagnent. A la couchée de même, elle a pris en partant « la résolution de bien traiter ses gens afin qu'ils la traitassent bien », et elle s'y tient.

D'où allégresse et excellente santé de tous. Elle écrit à son ami, M. Boutin, Receveur général des Finances, que les « certaines couleurs qu'elle avait lors d'une précédente randonnée au Housset ne la quittent pas », « et cela, ajoute-t-elle, bien que je n'aie pas bu le petit coup ni chanté la chansonnette ! » (1)

Aux étapes, elles goûte le plaisir d'accueils amicaux, notamment à Strasbourg, celui de Mme Franck, la femme du célèbre banquier des principales cours d'Allemagne et du Prince Xavier de Saxe, celui-ci lui rend « mille services », Mme Geoffrin lui en gardera toujours de l'amitié.

Mais le premier arrêt important est Durlach, elle est attendue par le Margrave et la Margrave. Elle trouve une « petite cour magnifique et servie à la française », elle y passe quatre jours. Le prince et la princesse ont de l'esprit et du goût pour les arts, quoique cela ne soit « ni éclairé, ni conduit », ce qui n'empêche ni les tendres épanchements, ni les promesses de revoir, ni les larmes au moment de la séparation, et voilà, écrira-t-elle encore à M. Boutin, « voilà mon premier succès dont mon petit ami se serait rengorgé ».

« Mais, poursuit-elle, tout ce que je vais lui dire est bien pis que tout cela », ce qu'elle va lui dire, c'est le séjour à Vienne.

Elle atteint la capitale de l'Autriche, le samedi 7 juin, donc moins de trois semaines après le départ de Paris. Depuis quinze jours, le premier ministre, M. de Kaunitz a donné ordre à tous les postes de l'empire de le tenir au courant de la marche de la voyageuse. S'agit-il d'une souveraine ? c'est bien ainsi qu'elle est reçue.

Elle est arrivée le samedi soir, dès le lendemain matin, le dimanche 8, au réveil, sa chambre est à peine ouverte qu'elle s'emplit d'une foule de porteurs de messages, de compliments, d'invitations. Tout ce qui compte dans la société est alerté, Stanislas-Auguste y a contribué pour sa part, il a prévenu « tous les gens qui sont à lui à Vienne ». Son frère, le prince André Poniatowski, est malheureusement absent, c'est chez Mme de Salmour que Mme Geoffrin trouvera le courrier de Varsovie.

(1) Lettre de Vienne du 12 juin 1766.

A 11 heures, Mme Geoffrin reçoit. Il n'est personne ayant passé rue Saint-Honoré qui ne s'empresse de venir lui rendre ses devoirs, d'où de nombreux visiteurs, ils l'accueillent « avec des expressions de reconnaissance et de sentiment qui la confondent ».

Ce sont « les Ambassadeurs de toutes les cours » et des seigneurs, des gens « dont elle se souvient à peine ». Le prince Galitzin qui est « un homme adorable » (1) la supplie de quitter son auberge et de venir loger chez lui, elle refuse, tout au moins mettra-t-il son carrosse à sa disposition, que Mme Geoffrin lui demande tout ce qui peut lui manquer, « il lui enverra du café à la crème tous les matins ». La Princesse Kinsky « s'empare d'elle » et ne va pas la quitter d'un seul instant, rentrez en vous-mêmes, amis de Paris : « Vous autres qui vous moquez de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voyez tout le cas qu'on fait de moi ici ! » (2) écrit Mme Geoffrin.

Elle sait le tintamarre qu'occasionne son équipée dans le cercle de ses habitués, mais sait-elle ce qu'ajoutent les gazettes et ce dont la princesse Lubomirska se fait l'écho auprès de Stanislas-Auguste, sait-elle qu'il est dit que le roi de Pologne « a fait prendre les dimensions de son appartement pour lui en faire bâtir et meublé un tout pareil (3), qu'elle doit trouver prêt à son arrivé (4), que de plus elle tient table ouverte pour trente personnes à chaque gîte aux dépens du Roi... » Les mauvaises langues ne désarment donc pas ! Mme Geoffrin s'en excuse presque auprès de la marquise de La Ferté Imbault : « Vous, ma fille, qui devez n'entendre parler que de mon voyage, je crois bien que vous devez en être fort ennuyée. Mais il faut espérer que dans peu on n'en parlera plus, mon retour le justifiera. »

S'il est besoin de justification, l'accueil de Vienne ne peut y suffire : « Jusqu'à ce moment-ci, je ne dois pas me repentir d'être partie » (5), écrit-elle le 8 juin.

Et que dire le lendemain, le lundi 9 juin ! Le prince Galitzin et la princesse Kinsky l'ont emmenée en carrosse sur le Prater, « une promenade publique qui est comme sont les Champs-Elysées ». Elle croise une voiture, « Vive l'Empereur ! crient les gens, c'est en effet l'Empereur avec une des archiduchesses. Il

(1) Lettre à M. Bertin, du 12 juin 1766.
(2) Lettre à M. Bertin, du 12 juin 1766.
(3) Nous respectons l'orthographe de l'original.
(4) *Id.*
(5) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, le 8 juin 1766.

regarde Mme Geoffrin « d'un air très honnête, fait des mines à Mme Kinsky », il passe, il est passé, non « voilà l'Empereur qui revient » entend-on, Mme Geoffrin se met sur le devant du carosse pour mieux voir, trente pas plus loin l'Empereur a sauté à bas de sa calèche, il s'avance vers elle, il est à la portière de son carrosse, elle voudrait descendre, non qu'elle n'en fasse rien, il l'en prie, il n'était que « très empressé de la voir, le Roi de Pologne est bien heureux d'avoir une amie comme elle ! » Il s'excuse, il est obligé de partir la nuit pour aller au camp, tout au moins aura-t-il eu « l'honneur » de la connaître, il dit « l'honneur » et c'est un Empereur qui parle !

L'étonnement laisse Mme Geoffrin bouche bée. Elle qui pourtant n'est pas timide, babutie : comment se fait-il qu'elle soit connue de lui ? L'Empereur lui répond par des choses si flatteuses qu'elle ne peut les rapporter, il lui parle « comme s'il avait été aux petits soupers du mercredi » : « Je n'ai jamais été si bête par l'extrême surprise », dit-elle, en racontant l'aventure à sa fille (1).

Les invitations se succèdent. Tous les jours, ce sont de « grands dîners excellents », souvent aux environs, l'après-midi des visites « chez des femmes charmantes », les soirées se passent dans l'appartement que le prince de Kaunitz occupe au Palais Impérial.

« Le Prince de Kaunitz est non seulement le premier ministre, mais aussi le premier ministre de tous les premiers ministres de l'Europe. Il a un pouvoir absolu et une représentation d'une dignité et d'une magnificence inimaginables », ainsi en juge Mme Geoffrin (2). Il s'est posé en protecteur officiel de la voyageuse et le fait a de la valeur venant de la part d'un homme qui ne se met pas toujours en frais pour des ambassadeurs, et même pas quelquefois, si bon lui chante, pour l'Empereur.

« Son appartement est superbe, éclairé et rempli de toute la cour et la ville et on y est comme si on était dans un boudoir. On se cantonne, on demande une table sur laquelle on s'appuie sans jouer et on cause jusqu'à onze heures. » (3)

A sa maison de campagne, « un jardin à deux pas de Vienne » les honneurs sont faits par sa sœur, qui est veuve, la Comtesse de Ouestenberg, « avec une politesse et une attention qui enchantent tout le monde. Il y a aussi le « petit comte Joseph », le fils du

(1) Lettre du 10 juin 1766.
(2) Lettre de Mme Geoffrin à M. Bautin, le 12 juin.
(3) *Id.*

prince, « qui est si aimable » (1). Mme Geoffrin conservera toujours le souvenir des bontés dont la comtesse l'aura comblée pendant ce séjour, elle y refera allusion un an après en écrivant au Prince de Kaunitz une lettre où elle lui demandera par ailleurs « la permission de signer votre maman Geoffrin » (2), la désignation de « fils » semble agréer à ce nouveau tenant du titre, puisque c'est de ce patronage que sa correspondante se réclame pour luì recommander le 27 avril 1768 « un nommé le petit Mozart, dit *le petit prodige* en musique », dont le père s'établit à Vienne avec toute sa famille : « de fort honnêtes gens, ils ont été généralement considérés à Paris, écrira-t-elle... Daignez, mon Prince, mettre cette honnête famille à l'ombre de vos ailes, ils seront heureux, et ils le seront bien plus que moi, à qui il ne reste plus qu'un triste souvenir de mon bonheur passé ».

La voyageuse rencontre la meilleure et la plus brillante compagnie chez le premier ministre, elle est assise à ses côtés, distinction dont on la complimente fort. Ce sont alors des présentations ininterrompues « qu'on lui fait en lui parlant de sa grande réputation et de son grand mérite ». Elle est à l'aise « comme chez soi », elle n'a rien trouvé « de la hauteur des Autrichiens dont on parle tant » : « Vous voyez, belle Marquise, que vous avez une mère qui est digne d'avoir cet honneur » (3).

Le mercredi 11, c'est l'apogée. L'Impératrice lui a fait demander par le prince de Kaunitz de venir la voir à Schœnbrunn. Elle la reçoit entourée de tous ses enfants : « C'est la plus belle chose qu'il soit possible d'imaginer que cette famille ». Elle remarque tout particulièrement la petite archiduchesse Marie-Antoinette qui a douze ans, qui est « belle comme un ange » : « Voilà une petite Archiduchesse charmante, je voudrais bien l'emporter avec moi ! » — « Emportez, emportez, répond l'Impératrice, et surtout écrivez en France que vous avez vu cette petite et que vous la trouvez fort belle »... (4) Riant prélude à un sort tragique ! Le destin la mènera bien en France, la jolie enfant dont Mme Geoffrin baise les mains avec effusion, mais pour quelle fin ! Il s'agit de la future femme du Dauphin, cette petite fille c'est « l'Autrichienne », que la Révolution fera monter sur l'échafaud.

(1 Lettre de Mme Geoffrin au Prince de Kaunitz, le 27 mars 1767.
(2) *Id.*
(3) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, du 12 juin.
(4) Correspondance de La Harpe 1775 (cité par Pierre de Ségur).

Mme Geoffrin n'a plus qu'un jour à passer à Vienne. Elle écrit encore à sa fille et à ses amis, la lettre à M. Baulin est de ce jour-là ; elle a déjà écrit à Gentil-Bernard le 10, le plaisir la rend prolixe, le ton est chaud, débordant, celui qui fait ajouter dans des élans non contrôlés, les « Malgré tant de brillants succès, je serai très aise de vous revoir au coin de mon feu ». (1)

Que n'aura-t-elle pas à raconter ! Elle a « cru rêver ». La cour et la ville l'ont fêtée en souveraine, elle est ici « plus connue qu'elle ne l'est rue Saint-Honoré, et de la façon la plus flatteuse » ; elle a été reçue avec « autant de distinction que si elle eût été la Princesse de Trébizonde », toutes ces expressions sont d'elle. Sa chambre n'a pas désempli et si elle restait, elle serait engagée pour un mois. Mais ce qui est en avant vaut plus encore, à Vienne l'amour-propre seul trouve son compte, ce qu'elle espère, c'est un cœur.

Or, comment il l'attend, celui qui est le prétexte et l'objet de la féerique aventure qu'elle est en train de vivre, la lettre qu'elle a trouvée de lui à son arrivée à Vienne le lui indique clairement : elle est désirée autant qu'elle désire.

C'est un capitaine des gardes de la Maison de Stanislas-Auguste, le capitaine Bachone, qui est porteur de cette lettre. Le roi a pensé à tout. Bachone est un homme « qui parle toutes les langues ». Il a été muni par son maître de « tout ce qu'il faut pour rendre le voyage depuis Vienne le moins désagréable que possible » (2). Il a à sa suite vaisselle, cuisiniers, provisions, « meubles pour meubler les auberges où coucher », dernière précaution qui rend rêveur et laisserait à penser que les auberges polonaises n'ont rien à envier aux auberges espagnoles et que l'on n'y trouve que ce que l'on y apporte.

« Vous trouverez vos gîtes arrangés, ajoute le roi ; le susdit capitaine ira à cheval, à pied, en voiture, partout où il faudra. Les mauvais ponts, les mauvais pas vous seront épargnés ou seront réparés autant que possible ». Le roi a même recommandé à Bachone de ne pas négliger les gens de Mme Geoffrin, d'avoir soin d'eux et au besoin de leur servir de guide pour les emplettes qu'ils pourraient avoir à faire à Vienne.

Mais ce sont les mots de la fin de la lettre qui sont les plus doux au cœur de sa destinataire : « Ma chère Maman, je vais donc enfin avoir réellement la singulière satisfaction de vous voir en

(1) Lettre à Gentil-Bernard du 10 juin 1766.
(2) Lettre de Stanislas-Auguste, le 2 juin 1766.

chair et en os, de vous toucher de mes mains, de vous embrasser effectivement. Je vous dis que quatre jours après que vous serez arrivée ici, je croirai encore que c'est de la féerie !

Ma chère Maman, je ne vous dis plus rien, seulement : arrivez, arrivez, arrivez. »

Mme Geoffrin peut partir. C'est le vendredi 13, date qui ferait reculer les voyageurs superstitieux, qu'elle se met en route pour la dernière étape, celle dont le terme est Varsovie.

C'est la partie héroïque de l'aventure, celle qui sans nul doute met le plus à l'épreuve la résolution prise par elle au départ, de « souffrir patiemment les inconvénients du voyage » (1). Six ans après, dans une lettre à Mme Necker, du 11 juillet 1772, elle parlera encore et non sans orgueil « des chemins qui n'en étaient pas, des couchées dans les étables d'où il fallait évacuer les bestiaux pour faire de la place, du pain immangeable, de l'eau détestable », ce dernier point lui tient tant à cœur...

Mais « tout lui est léger », elle a au devant d'elle « un objet », cet objet lui fait oublier chaque jour celui qui l'a précédé ; rivée sur sa tendre pensée « dans les mauvais chemins, elle se dit que d'autres y ont passé avant elle et le mal du moment ne laisse pas de trace ».

Son intrépidité est secondée par les soins du Capitaine Bachone, anxieux d'obéir aux ordres de son Maître. C'est un « bon et aimable compagnon », dont Mme Geoffrin gardera le souvenir, elle continuera à s'enquérir de ses nouvelles lorsqu'elle sera revenue à Paris.

Dix jours de ce beau courage et elle va en recevoir le prix ; les fatigues de la route n'ont même pas marqué ce joli teint dont l'Impératrice la félicitait à Vienne et sur lequel Polonais et Polonaises vont bientôt lui faire compliment à leur tour. Cette randonnée à travers l'Europe est accomplie, Mme Geoffrin arrive à Varsovie « comme si elle était sortie de son fauteuil » (2) ; le dimanche 22 juin, à 5 heures de l'après-midi : jour mémorable ! c'est celui où elle touche au but.

(1) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, le 8 juin 1766.
(2) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, le 24 juin 1766.

CHAPITRE III

LE SÉJOUR A VARSOVIE

Accueil du Roi. — Installation. — Enthousiasme du début. — Correspondance avec Paris. — Désillusion. — Différend entre Madame Geoffrin et le Roi. Ses causes : une calomnie du Palatin de Russie. — Circonstances aggravantes. — Etat de la Pologne. — Stanislas-Auguste devant les événements. — Réactions de Madame Geoffrin. — Son humeur « grondante » et autoritaire. — Opposition de l'entourage du Roi. — Agacement de Stanislas-Auguste. — Le chapitre « galanterie ». — L'épreuve du quotidien. — L'atmosphère du séjour. — Le départ.

Les belles dames de Vienne qui disaient « qu'il n'y aurait rien qu'elles ne donnassent pour voir le premier instant de l'entrevue de Mme Geoffrin avec le roi » n'eussent pas été déçues si elles y avaient assisté. Varsovie ! La cour ! Le « fils » bien-aimé ! Ce premier instant efface tout ce qui l'a précédé, efforts, fatigues, il représente à lui seul ce qu'une vie peut désirer trouver, ce que le voyage est venu chercher.

La berline s'approche, cette lourde berline qui a vaillamment accompli sa tâche depuis Paris, « le Roi est au bas de son degré, il crie : Voilà Maman », il saisit Mme Geoffrin dans ses bras, elle est prise d'un battement de cœur et d'un tremblement des jambes, si forts, qu'elle tomberait s'il ne la soutenait.

C'est le revoir tant attendu, le revoir après treize années, l'instant qui comble, qui achève, celui dont l'anticipation lui faisait écrire à la veille du départ le 18 mai : « Mes yeux sont remplis de larmes en pensant à ce moment bienheureux où je verrai mon cher fils face à face. »

Ce moment est venu. Elle a quitté un jeune homme, elle retrouve un homme et elle retrouve un roi. Majesté, celui qui a joué aux cartes chez elle, celui qu'elle a grondé : grosse bête, petit garçon !

où est ce temps-là, lointain ou proche, le revoilà ce « fils », pareil, en dépit des années et de la royauté, l'attendant, l'appelant « maman » comme il l'appelait autrefois, la remerciant d'être venue « en des transports de joie et de reconnaissance qu'elle ne peut rendre », que sont les succès de vanité ! qu'importe une couronne ! ce n'est pas elle qui fait la valeur de son « fils » à ses yeux, mais « cette âme et ce cœur sans pairs » (1), voilà l'âme et voilà le cœur, ils n'ont pas changé.

C'est vraiment une journée de France pour Stanislas-Auguste, que ce dimanche 22 juin 1766. Le matin même il a reçu en audience M. de Conflans, le Ministre de France à Berlin, Envoyé Extraordinaire à Varsovie de Sa Majesté Très Chrétienne « qui l'a félicité au nom du Roi son Maître sur son avènement à la couronne », c'est l'exécution d'un ordre transmis par Versailles le 14 mai, il sanctionne la reconnaissance officielle par la cour de France, la reconnaissance tant attendue, et l'après-midi de ce même jour lui arrive Mme Geoffrin.

Cette arrivée est encore plus selon son cœur, en tout cas selon ses dires toujours dictés par la bienveillance et le désir de répondre à la tendresse dont il est l'objet, il écrivait à son ancienne hôtesse, le 2 juin 1766 : « Tous ces gens-là sont des étrangers, vous êtes ma chère Maman et c'est bien autre chose. »

A l'instant s'échangent les mots qui sont presque les premiers de tout revoir, temps, espace, adversaires contre lesquels il faut toujours lutter ! deux êtres que la distance a longtemps séparés songent immédiatement à parer à l'autre ennemi, à celui qui les déchirera de nouveau, il faut que le séjour de Mme Geoffrin soit long, plus long qu'elle ne l'a projeté, il faut qu'elle reste jusqu'au mois d'octobre. Mais tout de suite, comme pour se couper les ponts à elle-même, pour résister à la tentation, elle écrit à sa fille : « Vous allez croire que la tête me tourne, mais non elle ne me tourne pas, je sens vivement ce que je sens, mais cela ne change rien à mon plan. Quelques tentatives qu'on ait déjà faites, je quitte Varsovie le 1er septembre et je serai à Paris le 15 octobre ».

Il s'agit donc d'un séjour de deux mois. Pendant deux mois, au lieu de la rue Saint-Honoré, au lieu du vis-à-vis des Capucins, la Vistule, les maisons dont les pignons s'étagent irrégulièrement ; au sortir du château, le couvent des Bernardines, celui des Ber-

(1) Lettre de Madame Geoffrin du 13 mai 1766.

nardins, la colonne de Sigismond, aspects nouveaux, visages nouveaux, costums nouveaux, Mme Geoffrin n'est venue que pour voir son « fils ».

Il a tout fait pour que sa « chère Maman » fût commodément installée. Elle lui écrivait avant de se mettre en route : « Je ne demande rien du côté de la vanité, l'incognito est ce qu'il me faut : une petite chambre dans laquelle je serai enfermée, où votre Majesté viendra me donner quelques moments de loisir » (1).

En fait de petite chambre, il lui a fait préparer un appartement « magnifique et commode », de plain-pied avec le sien, comme il le lui avait promis, « il n'y a que quelques chambres à traverser », cela vaut toutes les copies de la maison de la rue Saint-Honoré qu'il eût pu lui faire trouver afin qu'elle ne se sentît pas dépaysée.

Elle s'installe, elle s'installe dans les habitudes régulières, auxquelles elle doit la bonne santé dont elle s'enorgueillit, cette santé que n'ont altérée ni le changement d'air ni le changement d'eau, seuls points qui la préoccupaient !

Elle voit que ses journées seront surchargées, elle n'aura pas le temps d'écrire « pour le plaisir d'écrire », elle en avertit sa fille, et que celle-ci à son tour prévienne tout son monde de Paris, elle fait savoir une fois pour toutes à ses amis « qu'ils sont toujours présents à son esprit et qu'elle les sent dans son cœur » (2), à la façon dont elle leur demanderait de la laisser entièrement libre, même de ses pensées, afin qu'elle puisse être tout entière à son Roi.

Voilà son emploi du temps, tel qu'il se dessine en gros. Lever comme rue Saint-Honoré à 5 heures du matin, c'est pourtant en dépit de semblables habitudes qu'elle « n'aura pas un moment à elle » (3), puisqu'à lire ce qu'elle écrit à sa fille, et il faut bien l'en croire, à la cour « tout le monde se lève aussi matin qu'elle » !

Viennent alors les deux grands gobelets d'eau chaude, cette eau de Varsovie dont le roi lui avait écrit à l'avance pour la rassurer qu'elle serait « légère, fraîche, claire et qu'elle y verrait dedans comme dans lui ».

Après l'eau chaude, le café. Ensuite, si elle est seule, « ce qui est rare », car dès 8 heures sa chambre est pleine de monde,

---

(1) Lettre à Stanislas-Auguste, le 7 mai 1765.
(2) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, le 24 juin 1766.
(3 *Id.*

comme à Vienne, elle fait sa correspondance. Elle se coiffe en compagnie. L'heure du dîner arrive, c'est l'heure désirée, car elle dîne avec le roi « ou chez des seigneurs avec lui ». L'après-midi se passe en visites. Le soir, spectacle. Après le spectacle, elle rentre, boit de nouveau son eau chaude, « elle mange si peu à ces grands dîners qu'elle est souvent obligée de boire un troisième verre d'eau pour apaiser sa faim » (1), et elle se couche.

Grâce à ce régime de régularité et de sobriété toute moderne auquel elle tient d'ailleurs à être « fidèle jusqu'à la fin de sa vie », il n'est pas étonnant qu'elle puisse constater que « les voyages sont très sains, et qu'elle en est la preuve », elle se porte parfaitement bien, pendant tout son séjour.

Dans le cadre d'un emploi du temps aussi ponctuellement ordonné elle va vivre à Varsovie comme rue Saint-Honoré, ce qui fera dire à Thomas dans son *Eloge :* « A la cour d'un roi, elle fut ce qu'elle était à Paris et dans sa maison ».

Les premiers jours sont un enchantement perpétuel. « Ce roi est charmant et adoré de tout ce qui l'environne » (2). « Il a mis toute sa maison aux ordres de sa chère maman », tous les seigneurs vieux et jeunes, et les dames aussi. Tous font fête à la nouvelle arrivante. C'est à qui, hommes et femmes, la complimentera sur son teint, ce fameux teint « comme si elle n'avait que quinze ans ». « Même les entours », ces « entours » dont on voulait lui faire peur, les oncles, les princes Czartoryski, ils « la comblent, l'accablent de leurs attentions, de leurs soins, et même de leurs marques d'amitié : ils ont en elle la confiance la plus parfaite sur toutes les choses les plus intéressantes » (3).

Ses lettres à la marquise de La Ferté Imbault se succèdent, description de ravissement, de bonheur ; dès le 24 juin : « J'ai été très heureuse et très amusée à Vienne, mais ici je suis dans le délice... J'ai une cour brillante... Que me manque-t-il donc ? Allons, saute Marquis ! » Le 30 juin : « Je jouis ici de toutes les satisfactions possibles pour mon amour-propre et pour mon cœur. Comme ma modestie ne me permettrait pas de dire moi-même à quel point sont mes succès dans tous les genres, je ferai à mon retour à Paris comme dans les grands romans de chevalerie, je prendrai un écuyer pour les raconter... Je suis aussi à mon aise avec

(1) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, le 24 juin 1766.
(2) et (3) Lettre à Madame de La Ferté-Imbault, le 24 juin 1766.

tout ce qu'il y a de plus considérable que je le suis au coin de mon feu avec mes amis les plus familiers... »

Paris qui reçoit ces nouvelles par l'entremise de la marquise de La Ferté Imbault écoute bouche bée.

Elle a donc gagné la partie, Mme Geoffrin, la « dame des lundis vis-à-vis les Capucins », comme l'appelait le Père Paciaudi, qui ne pouvait retenir son nom. C'est par un triomphe qu'elle peut répondre à ses ennemis. Il n'y aura plus à l'égard de son voyage les trois camps que la Princesse Lubomirska définissait ainsi dans une lettre au Roi, le 4 juillet 1766 : « ceux qui la connaissent et qui l'aime (1), le regarde comme le triomphe de l'amitié, ceux qui ne l'aiment pas l'attribuent à la vanité, les troisièmes en sont émerveillés », tout le monde se ralliera à ce troisième parti, le succès fait loi.

Les lettres de Vienne sont arrivées, en plus des premières de Varsovie, celles qui montraient un empereur à la porte de son carrosse, dans le camp des amis c'est du délire. Marmontel, le fidèle Marmontel qui, à cette époque, loge encore chez Mme Geoffrin, est dans l'exaltation ! Au-delà de l'accueil triomphal reçu par sa bienfaitrice, il voit plus, il voit les prémices de la paix universelle, la réalisation du plan d l'abbé de Saint-Pierre, il lui écrit ces mots enthousiastes :

« Quand l'abbé de Saint-Pierre forma le plan de sa paix universelle, il espéra sans doute qu'un jour la vérité voyagerait dans les cours de l'Europe, que les souverains épris de sa candeur, de sa noble franchise, de son aimable simplicité s'empresseraient de l'accueillir, et qu'ils se plairaient à l'entendre ; qu'elle les inviterait à prendre enfin pitié de l'humanité gémissante, à étouffer le germe de leurs querelles frivoles et meurtrières ; à détester une ambition dont leurs sujets sont les victimes, à cesser enfin d'égorger des peuples dont ils sont les pères et à ne plus se disputer que la gloire de les rendre heureux.

« Le bon abbé supposait que, non seulement il y aurait des souverains assez bons pour se laisser toucher, persuader par elle, mais que ces souverains se trouveraient dans les régions mêmes d'où partent depuis tant de siècles, les fléaux de l'humanité et à la source de ces ravages qui ont désolé l'univers. Comme il y avait peu d'apparence qu'on vît jamais ces circonstances réunies, on regardait ce plan de pacification comme le rêve d'un homme

(1) Nous respectons toujours l'orthographe de l'original.

de bien. On commence à croire qu'il se réalise, et les honneurs que vous avez reçus dans les Cours du Nord sont pris pour un heureux présage... » (1).

Il n'y a pas que Marmontel, Voltaire ne craint pas non plus de mettre l'humanité en cause à propos du voyage de la souveraine des lundis, et bien que ces déclarations viennent à l'appui d'une demande, ce qui en atténue la portée, demande du patronage de Stanislas-Auguste dans l'affaire des Sirven, au sujet de laquelle il « agite toute l'Europe », comme dit M. de Bachaumont dans les *Mémoires secrets*, il n'est pas peu flatteur de lire sous une telle plume : « L'affaire dont il s'agit intéresse le genre humain, c'est en son nom qu'on s'adresse à vous, Madame, nous vous devrons l'honneur et le plaisir de voir un bon roi secourir la vertu contre un juge de village et contribuer à extirper la plus horrible superstition... » (2).

Il renchérit encore dans une lettre du 26 août. Ce n'est pas assez qu'il ait écrit dans la précédente : « Vous êtes, Madame, avec un roi qui seul de tous les rois doit sa couronne à son mérite, votre voyage vous fait honneur à tous deux. Si j'avais eu de la santé, je me serais présenté sur votre route et j'aurais voulu paraître à votre suite... » Il ajoute : « Votre voyage doit être en France une grande époque pour tous ceux qui pensent. Vous êtes témoin de tout ce que fait un roi philosophe pour le bonheur de sa patrie. Nous avons à Paris des opéras-comiques, mais la sagesse est dans le Nord... » Mme Geoffrin rapportera-t-elle cette sagesse à Paris ? Voltaire vise en tout cas un but plus précis, car ce couplet accompagne encore une demande et ceci permet une fois de plus de ramener cela à sa mesure exacte : c'est en faveur du chevalier de La Barre que Voltaire voudrait maintenant que le roi intervînt.

La correspondance a beau être chère, et Mme Geoffrin, en bonne bourgeoise qu'elle est, n'a pas manqué de le remarquer : « Elle doit payer le port des lettres qu'elle reçoit, ainsi que, jusqu'à la frontière de France, celui de celles qu'elle écrit », de pareilles épîtres valent bien leur prix. Il convient d'ailleurs d'ajouter qu'elle n'a fait cette remarque qu'à propos des mémoires d'un galérien, accompagnant une demande de secours que lui faisait parvenir sa fille, et pour lequel elle avait eu à débourser neuf francs, « neuf francs, pour un mémoire de galérien, cela est un peu amer... »

(1) Lettre du 4 juillet 1766.
(2) Lettre de Voltaire du 3 juillet 1766.

Mais les autres lettres ! par exemple celles de l'abbé de Breteuil, chancelier du duc d'Orléans ! et celles de d'Alembert ! C'est par ce dernier que Mme Geoffrin apprend que ses succès font pâlir d'envie sa vieille rivale Mme du Deffant, et l'un et l'autre en plaisantent, elle avec indulgence, le bonheur, comme il le fait souvent, la rend bonne :

« Mon cher d'Alembert, je ne peux pas vous pardonner d'être bien aise que les agréments que j'ai eus dans mon voyage fassent une nouvelle peine à votre voisine. Je conviens que c'est une méchante bête, mais elle est aveugle, et de plus le genre de sa méchanceté qui est la jalousie la rend si malheureuse qu'en vérité elle me fait pitié. Ce sentiment a retenu le désir que j'avais d'écrire un petit billet galant au président (1). Cela l'aurait diverti. La date et le lieu en auraient fait le sel. J'aurais commencé par lui dire que quoiqu'il ait reçu bien des billets doux dans sa vie, j'étais presque sûre qu'il n'en avait jamais reçu de Varsovie, et que cette date seule donnait l'avantage à mon billet sur tous les autres, ensuite mille et mille gentillesses seraient venues à la queue leu leu ; mais quand j'ai pensé qu'elle le saurait et qu'elle en enragerait de plus belle, la plume m'est tombée des mains.

Je voudrais cependant que le président sût que j'ai pensé à lui. Mlle de l'Espinasse serait bien propre à me rendre ce service ; je l'en supplie en lui faisant des compliments et des remerciements en l'honneur de son souvenir... » (2)

Paris s'arrache cette correspondance. « On n'a pas bon air à se présenter dans le monde » sans avoir lu par exemple, la lettre qu'elle envoie en réponse à l'abbé de Breteuil, célèbre pour sa mauvaise écriture : « Il fait des ronds et prétend former des lettres... » lettre où faisant allusion au « griffonnage » de son voisin elle écrit : « Pour donner à cette belle pièce toute la célébrité qu'elle mérite, je l'ai étendue sur une table et j'ai crié : Accourez tous, princes et princesses, palatins et palatines, castellans et castellanes, starostes et starostines, enfin, peuples, accourez : voilà un hiéroglyphe à expliquer et deux ducats à gagner... » De semblables lettres font fureur.

A Paris, second théâtre de son équipée par le bruit qu'elle suscite, Grimm écrira que le voyage « est un sujet d'entretien et de curiosité pour le public pendant tout le cours de l'été » (3), un ambassadeur ne revient pas de l'effet incroyable que cet événement

(1) Le Président Hainault.
(2) Lettre du 23 juillet 1766.
(3) Grimm. Correspondance, tome V, p. 364.

a produit en France et au dehors « de sa vie, il n'a rien vu de tel », la cause est jugée, c'est un succès.

La vie a donc bien voulu faire une exception. Exception le fait que la réalisation d'un projet si longuement et si fiévreusement chéri, n'ait amené aucune déception. Exception aussi que le capricieux amour, maître des tendresses et des passions, ne se soit pas diverti à exagérer les traits de cette caricature facile : la vieille dame de 67 ans venant d'un bout du monde à l'autre pour « adorer » (le mot était d'elle) un roi de 34 ans ! Et si le destin s'est contenté du tribut de quelques commérages faciles tels que celui de la princesse Jablonowska par exemple : « *La Reine de Saba arrive* (1) *de France pour voir Salomon dans sa gloire*, je ne sais pas ce qu'on va faire à Varsovie de cette « baba » (2), mais j'imagine que si elle a quelque bon sens, elle va trouver bien des choses qui la dégoûteront ». (3) Saba ou baba, Mme Geoffrin, forte de l'accueil de son roi peut se moquer des bavardages.

Le 26 juin, 5 jours après son arrivée, l'évêque Adam Krasinski le racontait et précisément à la princesse Jablonowska cet accueil, il commentait « l'extraordinaire aventure de la Française de Paris », « objet de toutes les conversations », comment les uns se moquaient, « de ce que le Roi lui avait envoyé jusqu'à Vienne *grand équipage, grande suite* (4), *lit de parade, vaisselle, tapisserie* », comment il l'avait attendue au bas de l'escalier, là, lui avait baisé la main, une première fois, puis une seconde fois l'avait embrassée en pleine salle et une troisième fois dans ses appartements, ce qu'il n'avait jamais fait pour aucune dame polonaise. Qu'on avait illuminé les chambres qui lui étaient destinées et attelé le plus beau des carrosses pour sa promenade, enfin mille choses, appelées par les uns enfantillages et par les autres courtoisie. Quant à moi, ajoutait l'évêque Krasinski, je ne sais que décider, en tout cas je suis sûr que ce n'est pas question de beauté car elle a 75 ans (*sic*) ni question d'esprit car à cet âge-là l'esprit n'est plus guère fort, ni question de naissance puisque c'est une femme de Fermier à Paris... » (5)

---

(1) Orthographe de l'original, les mots en italique sont en français dans le texte.

(2) Mot polonais pour « vieille femme » avec une nuance de trivialité que pourrait traduire « cette vieille grand'mère », cette vieille commère.

(3) Lettre de la Princesse Jablonowska à l'évêque Adam Krasinski, le 27 juillet 1766. Man. Bibl. Czartoryski. Vol. 836, p. 44.

(4) Les mots en italique sont en français dans le texte.

(5) Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski. N° 836, p. 41.

A ces on-dits inoffensifs, aux 75 ans rajoutant allégrement huit années supplémentaires à son âge véritable, et au mot « Fermier », remplaçant Directeur de la Manufacture des glaces, Mme Geoffrin pouvait répondre : « Vous avez vu ! »

Les premiers jours s'écoulent. Emploi du temps d'une cour, revue de régiments, réceptions d'ambassadeurs, celui d'Espagne présente ses lettres de créance le 4 juillet, Stanislas-Auguste fait sa besogne de roi, Mme Geoffrin n'a qu'à admirer et à aimer.

S'en tient-elle bien là ? Pourquoi alors certaines insinuations au fur et à mesure que les semaines se déroulent, dans ce qu'on rapporte d'elle et de son hôte. Il serait question de nuages, d'orages même, on aurait entendu des éclats de voix...

Nuages ? Serait-ce le dépaysement ? Y aurait-il une différence trop grande entre Paris et Varsovie, et la voyageuse s'en serait-elle aperçu ? Mais non, dans l'entourage de Stanislas-Auguste, nulle nostalgie possible pour une Française, Paris est proche de toute cette cour. On y va, on y envoie les fils de famille, avec un gouverneur ou sans comme y a été le jeune Poniatowski lui-même, on y acquiert les derniers accomplissements du savoir et des manières, et même ceux qui n'y ont jamais été « prennent part à ce qui s'y dit et à ce qui s'y fait comme s'ils en étaient ». (1)

Hommes, femmes, tous et toutes savent le français, le parlent, l'ont parlé bien avant que la publication du premier dictionnaire franco-allemand-polonais, commencée deux ans auparavant, n'en diffusât l'emploi. Jean de la Borde a publié en 1765 « Un Art de bien prononcer le français à l'usage de la noblesse polonaise ». Un des jours de ce mois de juillet 1766, le roi se rendra à la Salle du collège des Jésuites pour y assister à un exercice sur le Droit naturel que feront les comtes Tyszkiewicz et Plater, ils le feront en langue française.

La noblesse, ces grands seigneurs dont le faste rivalise avec celui du roi et qui arrivent à avoir, tel le Palatin de Russie, une quasi-représentation de souverain, ces possesseurs de « richesses énormes » qui impressionnent Mme Geoffrin, sont parfois « gens de beaucoup d'esprit ». Ils lisent avec passion, beaucoup de romans, ceux de Mlle de Scudéry et de d'Urfé entre autres. Télémaque a leurs faveurs toutes spéciales, le *Moniteur*, journal à l'imitation du *Spectator* anglais, qui a commencé à paraître l'année précédente, a précisément recommandé la lecture de Fénelon à ses lecteurs, la

(1) Lettre de Stanislas-Auguste à Madame Geoffrin, le 4 août 1770.

popularité de celui-ci précède celle des Lesage, des Richardson, des Fielding. Rousseau est discuté, Voltaire apprécié et joué, enfin les turqueries et chinoiseries sont à la mode comme à Paris.

Comme à Paris aussi, les spectacles, et dans leur répertoire même, Voltaire, Racine, Molière, Marivaux sont au programme et se disputent les suffrages de la cour. Le règne d'Auguste III, amateur passionné de théâtre, a valu à Varsovie de voir passer les meilleures troupes d'Europe. En même temps qu'une compagnie italienne, il s'en trouve une, française, précisément pendant le séjour de Mme Geoffrin, toutefois sa qualité semble laisser à désirer puisqu'au dire d'un correspondant du prince Xavier de Saxe, « avec les appointements accordés à un comédien, il semble qu'on aurait été à même de choisir mieux en bien des points » (1), ce sont des Clavereau, des Soules, des Rousselors, des Marsan, des Fodin, qui sont ainsi visés.

Donc, au total une atmosphère spirituelle analogue à celle de Paris, les dissonances ne peuvent venir de là.

Il est impossible que Stanislas-Auguste lui-même en soit responsable ; son accueil, les tendres baise-mains, l'appartement illuminé, tout cela date d'hier. Alors les « entours » ? Auraient-ils changé d'attitude depuis les premiers jours ? Mais voilà que la princesse Lubomirska qui est à Spa écrit encore à son royal cousin le 17 août : « Je me suis toujours attendu que Mme Geoffrin mettrait tout le monde de son parti, mon père m'en paraît enchanté. » La princesse ajoute : « Je suis très flatté (2) qu'elle trouve à redire à mon absence, j'en suis certainement plus fâché encore, mais avec votre secour, Sire, je ne perd pas encore l'espérance de la trouver... » Elle la trouvera en effet en septembre et n'aura pas à se détourner de sa route pour la rencontrer, elle était prête à le faire, elle le disait à Stanislas-Auguste dans une nouvelle lettre le 31 août : « Je serai trop heureuse de trouver encore Mme Geoffrin, ce sera un regret bien vif et bien réel pour moi de manquer le plaisir de la voir ; si cependant son départ pour le septembre est l'arrêt du destin, je m'arrangerai à prendre la route de Dresde par Breslau afin de tenter de la voir, ne fût-ce que pour un instant... » (3)

Mme Geoffrin sait se faire aimer, « elle n'est pas exigeante », et la princesse Jablonowska toujours futée a beau ajouter : « Mais

(1) Archives de la Bibliothèque polonaise de Paris. Collection des Manuscrits, n° 58.
(2) Orthographe de l'original.
(3) Inéd. Manuscrit de la Bibliothèque Czartoryski. N° 926, p. 465.

comment la femme d'un fermier le serait-elle », la Princesse est la première à entendre rapporter des éloges sur l'invitée parisienne, et de la part des femmes. Elle en enrage même : « ...A qui je ne pardonnerai jamais de ma vie, c'est à nos dames qui se plient de bon gré à la flatter, *tandis que toute chose demandes une dignités* mais notre Pologne *a une production de tout les deux sexes des sentiments les plus vils* (1) et je vois déjà qu'il faudra s'y habituer. » (2) Ces dames peuvent être la comtesse Sapieha qui a à son service un petit nain Joseph que Mme Geoffrin affectionne ; ou la comtesse Branicka dont la voyageuse dira : « la divine grande générale... »

Faut-il chercher du côté des hommes ? Dans l'entourage immédiat du roi, il en est un, son secrétaire particulier, M. Schmidt dont Mme Geoffrin n'a qu'à se louer ainsi que de sa femme, il viendra plus tard la voir à Paris. Obligé de s'absenter de Varsovie, il écrira à Ogrodzki le 22 juillet 1766 : « Présentez, je vous prie, mes respects à votre digne et bonne amie Mme de Geoffrin et assurez-la qu'après le Roi et mon Service, Elle m'a causé le plus de peine en quittant Varsovie... » Et de nouveau le 8 août : « Mes respects, je vous prie à Mme Geoffrin, je suis bien sensible à la justice qu'Elle daigne rendre à mes sentiments pour Elle... » Enfin, une dernière lettre : « Voici, Monsieur, mes adieux de l'adorable Mme de Geoffrin. J'en ai en vérité le cœur navré quand je pense que je ne trouverai plus cette digne Dame à Varsovie... » (3) Schmidt sera toujours mentionné avec bienveillance dans la future correspondance de Mme Geoffrin.

Mentionnés également, Chreptowicz, le chancelier de Lithuanie, qui sacrifiera un jour sa moustache à la voyageuse, l'abbé Krasicki, le futur Prince-Evêque de Warmie qui dix ans plus tard commencera la publication de son grand œuvre littéraire avec la Souriade. Plus haut, voici le fils du Palatin de Russie, le frère de la princesse Lubomirska, le prince Adam, Mme Geoffrin écrit de lui « qu'il a de l'esprit comme un ange, qu'il est plein de grâces... qu'elle le caresse toute la journée à son plaisir et pour ne pas manquer à ses habitudes, qu'elle le gronde aussi... »

Restent les oncles, se pourrait-il que les dissentiments viennent d'eux ? N'ont-ils pas eu leur part dans les expressions de ravissement de la nouvelle arrivante ? N'a-t-elle pas témoigné d'un enthou-

---

(1) Les mots en italique sont en français dans le texte.

(2) Lettre à l'évêque Adam Krasinski, le 1er juillet 1765. Arch. Czartoryski, N° 836, p. 49.

(3) Inédit. Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski. N° 711, p. 305.

siasme particulier à leur égard ? Or, c'est d'une « connaissance profonde des hommes » que Mme Geoffrin se vante le plus, « se pique le plus », dira Stanislas-Auguste dans ses Mémoires, mais en ajoutant « il lui est pourtant arrivé de se méprendre en cela... »

C'est le cas, Mme Geoffrin s'est trompée. Le plus fin d'ailleurs eût pu se méprendre. Il est exact que les princes Czartoryski, et spécialement le prince Palatin de Russie l'aient accueillie avec effusion : elle était l'illustre voyageuse, qui venait de si loin, « uniquement pour voir le roi », le roi leur neveu, ils en étaient flattés autant que lui ! Et le Palatin de Russie de prodiguer l'encens à la dame de la rue Saint-Honoré « de la manière la plus adroite ».

Le parfum en est toujours agréable, il l'est spécialement à celle qui, en dépit des particules dont la dotent si volontiers les Polonais, n'est tout bonnement qu'une Mme Geoffrin, c'est son faible, son humain côté, et indéniable, son fils lui-même devra reconnaître qu'elle avait « autant de finesse que de vanité » — la nouvelle habitante du château se laisse prendre à cet encens.

La voilà au mieux avec le Palatin de Russie, il règne entre eux un ton « d'affection, de bonhomie », la confiance est établie, elle permet de tout dire.

Que va dire alors le prince Czartoryski ? Rien contre son neveu, certes. Son affection même se préoccupe, ce jeune roi est à plaindre, il est en butte à de mauvais conseils... Mme Geoffrin est intriguée. Elle le laisse aller, le prince va jusqu'à blâmer fortement Stanislas-Auguste. Quel jeu joue donc le Palatin de Russie ?

Un jeu qui n'est un mystère pour personne, il ne l'est que pour Mme Geoffrin. Seule une étrangère, médiocrement au courant des intrigues, et qui vient d'arriver à la cour, peut ne pas s'être aperçue tout de suite que celle-ci est divisée en deux camps et que ces deux camps se font une guerre aussi sournoise que continue, une guerre petite, mesquine, qui mine et abîme le prestige royal.

Ah ! combien la réalité est différente de cette cour d'amour que Mme Geoffrin a cru voir autour de son fils ! Les deux partis adverses sont précisément le parti Czartoryski et le parti Poniatowski, d'un côté les oncles du roi, de l'autre côté ses frères et lui-même. L'opposition a commencé aux premiers jours du règne, au lendemain même de l'élection, le 8 septembre ; ce jour-là, Stanislas-Auguste tenait sa première cour, « tout le monde disait qu'il représentait bien », tout le monde, sauf dans l'ombre le Palatin de Russie.

C'est que l'offense irréparable lui avait été faite, son neveu lui

avait ravi la couronne. La voulait-il pour lui ou pour son fils, le brillant prince Adam ? Toujours est-il que dès ce premier jour et tandis que la cour admirait son nouveau roi, il « rencognait son fils dans cette même chambre d'audience » — c'est Stanislas-Auguste qui raconte — « lui serrait le poignet sur la poitrine et lui disait : Eh bien, sot, tu n'as pas voulu de la couronne quand tu pouvais l'avoir, tu vois comme elle sied à ton cousin, il n'est plus temps pour toi ! »

Qu'elle pèse donc, cette couronne, sur celui à qui elle est échue ! Dès ce jour le Palatin de Russie et son frère s'y sont employés. Ils jouent de tout, « de leur âge, de leur longue habitude des affaires ». Pour obtenir des grâces, grosse question de savoir s'il vaut mieux passer par les oncles, par la « Famille » ainsi qu'on les appelle, ou par les frères. On se range dans l'un ou l'autre camp, l'ambassadeur de Russie, le prince Repnin, lui, appuie ouvertement le Grand Chambellan ; le Palatin de Russie est chef d'un régiment des Gardes à pied de la Couronne, il n'a pas encore fait prêter serment par son régiment au roi. Il multiplie les tracasseries, tous les sujets lui sont bons, déjà Stanislas-Auguste a dû lui dire : « Vous travaillez à m'ôter le cœur de ma nation ».

« Mésintelligence », « froid », « méfiance » mots tous employés par le propre secrétaire du roi dans sa relation de l'année 1766 (1), telle est en réalité l'atmosphère de cette cour que Mme Geoffrin à son arrivée a prise pour une Arcadie, et qu'un observateur plus avisé Saldern par exemple, homme de confiance de l'Impératrice, voit immédiatement sous ses vraies couleurs.

Mme Geoffrin est tombée au milieu de ces dissensions, quel beau pion pour une semblable petite guerre ! trop beau pour que le Palatin de Russie ne s'en serve pas !

Il est flatteur pour Stanislas-Auguste qu'une aussi illustre Parisienne ait fait à son âge un voyage de cinq cents lieues, « uniquement par affection pour lui », il est trop flatteur ! « Il convient de convertir en déboires cette bonne fortune du roi. » (Rien à changer dans les phrases mêmes de Stanislas-Auguste racontant la chose dans ses Mémoires.) Toute la jalousie du Palatin de Russie est éveillée, celui-ci ne va « rien omettre » pour arriver à ses fins.

Le palatin possède « à un degré éminent le talent de découvrir le faible d'un chacun », quel est celui de Mme Geoffrin ?

Il a vite vu qu'elle ne réagit pas aux insinuations, aux blâmes même qu'il a essayé de glisser à l'adresse du « fils » bien-aimé,

---

(1) Archives centrales. Varsovie. Popiel 52.

la place est trop bien défendue, défendue par une pseudo-tendresse de mère. Il faut prendre une autre voie.

Il a trouvé. Laquelle ? Il s'est aperçu qu'en dépit de « beaucoup d'esprit et beaucoup de qualités vraiment estimables », Mme Geoffrin — et c'est hélas encore Stanislas-Auguste qui parle — « a plus de prétention que de droit à un goût supérieur dans ce qui regarde les beaux arts ».

Est-ce vrai ? A Paris, Mme de La Ferté Imbault ne se faisait pas faute d'en jaser, et le royal pupille lui-même est disert sur ce point. A propos de son séjour de 1753, remarquant que s'il a été des « Mercredis » des gens de lettres, les Lundis ne lui ont toutefois pas été ouverts, les Mémoires disent : « Je ne sais par quelle bizarrerie Mme Geoffrin ne voulut jamais m'admettre à son dîner d'artistes ; par quelques anecdotes que j'ai apprises depuis, je crois qu'elle ne voulait pas me laisser apercevoir que ces Messieurs prenaient la liberté de la contredire souvent et de blâmer vivement ses opinions... » Stanislas-Auguste ne croit pas à son infaillibilité en matière de jugement de la beauté et il ajoute : « Mais malheur à celui qui lui a laissé apercevoir de l'avoir surprise par erreur ; son extrême vivacité donne une énergie particulière et à son approbation et à sa désapprobation, elle l'emporte souvent... »

C'est donc bien là le point sensible, c'est là qu'il faut frapper (1).

Une simple phrase va suffire. Le Palatin de Russie jette comme par hasard et sans y mettre d'importance ce mot : « Le roi a peu de goût lui-même, et il se permet de le disputer aux autres si bien qu'il dit de vous-même que vous n'en avez pas. »

C'est fait, la chose incroyable est articulée.

Mme Geoffrin entend, le coup est terrible. Est-ce possible ? Croit-elle, ne croit-elle pas, que son fils ait pu prononcer pareil blasphème, vérifiera-t-elle, lui demandera-t-elle ? Non, elle ne lui demandera rien, l'outrage est trop blessant.

Au lieu d'une explication libératrice, c'est le mauvais silence où couve et s'envenime la calomnie qu'elle laisse s'installer dans ses rapports avec le roi. Et si c'était un silence total, un point déli-

(1) Nous nous en référons pour toute cette explication du différend survenu entre Mme Geoffrin et le roi au document définitif que constituent les Mémoires de Stanislas-Auguste ; la première partie de ces Mémoires n'a été publiée qu'en 1914, (Saint-Pétersbourg. Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences : *Mémoires du Roi Stanislas-Auguste Poniatowski*, tome I), ce qui explique que ce point soit resté obscur et même entaché d'erreur pour tous ceux qui jusqu'à présent ont parlé de Madame Geoffrin.

bérément laissé de côté, abandonné, l'oubli viendrait peut-être et la guérison de la blessure, mais le mauvais mal ne lui laisse point de répit et explose.

Il explose en « orages d'humeur » auxquels Stanislas-Auguste, ignorant du grief, ne comprend goutte. C'était douceur qu'il éprouvait au début, en la société de celle qui de si loin était venue lui prodiguer sa tendresse, maintenant c'est aigreur, c'est amertume, il en est presque arrivé à souhaiter qu'elle parte « au plus tôt ». Le séjour à la cour lui déplaît-il ? Un jour Mme Geoffrin n'en peut plus, elle lui répond, lui raconte tout — les Mémoires disent : « Le roi apprit d'elle-même la source de ses dégoûts. »

Explications, scènes, l'a-t-il dit, ne l'a-t-il pas dit ce fameux mot calomniateur, l'observateur impartial ne peut s'empêcher de remarquer qu'il est déjà trop qu'il eût pu le dire. Réconciliation en tout cas, réconciliation certainement, mais comme se font les réconciliations en pareil cas lorsque l'offense ne se peut oublier, la brisure est recollée, elle demeure néanmoins.

Et si le pire n'est pas intervenu en ce qui concerne l'amitié même de Mme Geoffrin et de son « fils », s'ils vont encore s'aimer et se rebrouiller et s'aimer de nouveau, l'irréparable est accompli dans l'humeur de la voyageuse, dans sa façon de regarder les gens et les choses. Il eût fallu que le ravissement lui cachât toujours les déficiences de la réalité. Maintenant que le voile s'est dissipé, qu'elle a été « désenchantée », Mme Geoffrin va redevenir elle-même et voir.

Voir l'état de la Pologne d'abord, et il ne peut guère satisfaire à cette époque. Comment cette voyageuse, partie pour « admirer la sagesse » (1) a-t-elle trouvé le royaume au gouvernement duquel elle est venue assister, en se rendant auprès de son fils ? Dans une situation plus que précaire.

Juillet-août 1766, la légère accalmie qui s'est produite immédiatement après l'élection de Stanislas-Auguste touche à sa fin. Les adversaires du roi ont repris l'hostilité ouverte. Autour des plus considérables d'entre eux, du prince Radziwill que la Diète a dépouillé du Palatinat de Vilna, et du comte Branicki, le « mauvais sujet », comme dit Mme Geoffrin, qui a vu diminuer les prérogatives de sa charge de grand général du royaume, autour de ceux-ci se groupent les mécontents, une noblesse tyrannique, bornée, im-

(1) Lettre de Madame Geoffrin à Stanislas-Auguste, le 7 avril 1765.

bue de préjugés de caste, dont l'aveuglement met la nation en péril.

La Russie et la Prusse sont aux aguets, avivent les querelles, cherchent à envenimer les plaies, elles préparent leur heure, l'heure d'intervenir et de se jeter sur une proie suffisamment affaiblie pour être incapable de leur résister. L'incarnation de ce mauvais œuvre c'est l'ambassadeur de Catherine II à Varsovie, le prince Repnin, secondé par les agissements du représentant du Roi de Prusse : Benoît.

Nulle stabilité possible sous ces menaces plus ou moins avouées. Malaise social, malaise financier ; la bourgeoisie périclite ; la cherté des vivres est « excessive et dépassant les facultés du peuple » ainsi s'exprime la *Gazette de France*, sous la rubrique « Pologne » ; les paysans étouffent d'une part sous le joug des seigneurs, d'autre part sous celui des Juifs, lèpre de la vie économique du pays. Le fanatisme religieux, qui va faire éclater la fameuse querelle des dissidents et porter un coup fatal à la nation, lors de la Diète d'octobre, aggrave le mal. Le trésor est vide, le commerce difficile ; le mots du Primat de Pologne, Mgr Lubienski, lors de la Diète de convocation pour l'élection du Roi, restent vrais : « Le royaume est semblable à une maison ouverte, à une habitation délabrée par les vents, à un édifice sans possesseur et prêt à s'écrouler sur ses fondements ébranlés ».

Car il est bien resté sans possesseur véritable, ce royaume de Pologne, bien que son trône soit occupé ; le possesseur est celui qui prend les choses en mains, les fait siennes au lieu d'en être le jouet ; il est resté sans maître, sans dominateur, sans l'homme capable de diriger les faits et de les soumettre.

Quelle est l'attitude de Stanislas-Auguste vis-à-vis des événements ? Que leur oppose-t-il ? Une bonne volonté incontestable, « des intentions excellentes » comme dira Mme Geoffrin en parlant à d'Alembert, mais ces intentions en restent encore à la période chaotique. Il a bien esquissé quelques réformes, réformes administratives, réformes financières, réformes sociales. Il a même abouti à certaines réalisations, notamment à l'établissement de cette Ecole des Cadets qui lui tient à cœur et qui vient de s'ouvrir sur son initiative. Des commissions permanentes fonctionnent, un conseil des ministres assumant la continuité de la politique est en train de se former. D'heureux réglements sont intervenus dans les questions de

douane, le Roi cherche à établir l'équilibre du budget, encourage la création de nouvelles manufactures, sans compter la protection qu'il accorde à toutes les activités intellectuelles et artistiques. Mais les résultats de ces efforts n'apparaissent pas encore ; Stanislas-Auguste écrivait à Mme Geoffrin le 31 août 1766 : « Je vous dirai comment je prétends faire », ce futur, cette remise à plus tard, restent malgré tout les caractéristiques de la situation.

Stanislas-Auguste est un faible, il ne sait pas vouloir en homme libre, il ne parvient pas à se dégager des influences puissantes qui l'ont mené au pouvoir, et notamment de celle de ses oncles ; il est pris dans le réseau d'intrigues dont ses « entours » l'environnent.

Vis-à-vis de l'étranger, mêmes hésitations, ses anciens rapports avec Catherine II le gênent pour avoir avec la Russie le langage énergique qu'il faudrait. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il hésite, temporise, « est agi » au lieu d'agir.

Il écrivait un jour au baron de Breteuil, pendant le séjour de Mme Geoffrin à Varsovie, au bas d'une lettre de son amie : « Politique, politique, ce sont les profondeurs de Satan pour lesquelles en vérité nous n'étions pas faits ni vous, ni moi ; mais puisque la destinée ne nous a pas mis dans son conseil, mais dans ses voies, il faut bien les suivre bon gré mal gré. Nous garderons cependant toujours notre probité personnelle, nous serons nous deux moins malfaisants que d'autres le seraient à nos places... » Le roi de Pologne en 1766 ne peut pas faire que subir sa destinée, le héros est celui qui détourne les cours établis ; le sort de Stanislas-Auguste est lié à celui de son pays, celui de son pays, il doit le déterminer, le changer.

Le voile brillant de la cour ne peut dissimuler longtemps la triste situation du royaume. Il suffit de sortir du château pour s'apercevoir que les effets de la misère sont partout. Pauvreté, malpropreté, la moindre pluie transforme les rues « en bourbiers infâmes où les piétons barbotent jusqu'au cou » (1) ; des attaques à main armée se produisent en plein jour ; parfois éclatent des troubles graves, les gazettes parlent d'émeute, précisément en ce début de juillet 1766, à propos des monnaies que le peuple refuse de recevoir à l'ancien cours. Mme Geoffrin redevenue elle-même ne peut que voir dans sa vérité ce tableau affligeant.

C'est ce que redoutait précisément Stanislas-Auguste, lorsque,

---

(1) Méhée de la Touche. Mémoires particuliers, p. 87.

songant à la « différence prodigieuse » qu'elle allait trouver entre Paris et Varsovie, il essayait de la dissuader de son projet de voyage et craignait qu'elle ne s'écriât en venant en Pologne : « Ah ! le vilain royaume que le royaume de mon fils ! » « Vilain » ; c'était encore du badinage, Mme Geoffrin va dire « triste », « terrible », c'est pis.

« Voir », ce mot qui est le secret de ses réactions lors de son séjour à Varsovie, ce qu'il eût fallu empêcher à tout prix, et seule une entente parfaite avec son fils eût pu le faire, il reviendra tout le temps sous sa plume dans sa correspondance ultérieure avec le Roi. Elle lui écrira le 23 décembre 1767 : « J'ai vu mon roi, j'ai vu ses entours, enfin j'ai bien vu ce que j'ai vu ». Et le 1er janvier 1770 : « Pendant mon séjour à Varsovie, jai *vu* se former l'orage ». De nouveau le 25 août 1770 : « J'avais *vu* à Varsovie l'origine de tous vos malheurs. Même mot pour les gens, pour le futur Prince Evêque de Warmie par exemple, « le Minet », ainsi que le roi et Mme Geoffrin conviendront de le désigner entre eux : « Je l'ai *vu* au bout de huit jours tels que Votre Majesté le voit à présent ».

Or, Mme Geoffrin n'est pas une personne qui puisse voir sans dire, encore moins si son cœur est lourd de griefs. Elle dit pour de très simples raisons. D'abord et toujours à cause de ses soixante-sept ans opposée aux 34 ans du roi, une telle différence d'âge permet de dire, et combien plus, puisque Mme Geoffrin a commencé à le faire alors que Stanislas-Auguste pouvait encore à la rigueur se reconnaître dans les « petit garçon », les « grosse bête » qu'elle lui adressait lors de son séjour à Paris. Elle « dit » à tout le monde, et avec quel franc-parler ! Nul n'ignore sa fameuse « humeur grondante », le roi de Pologne moins que quiconque, lui qui écrira plus tard dans ses Mémoires « qu'à soixante-dix ans elle tyrannisait ses amis avec autant de vivacité qu'elle avait pu le faire trente ans plus tôt ». D'ailleurs elle ne s'en cache pas, c'est elle qui exige que « ses artistes » travaillent devant elle, elle que Greuze, se regimbant, menaçait de fixer pour la postérité sous les traits d'une maîtresse d'école armée d'un fouet, et de faire peur à tous les petits enfants à venir ! En ce qui concerne son fils, fils qui la fait souffrir peut-être, mais qu'elle n'en continue pas moins à aimer, l'affection ne peut que rendre plus ardent son désir de corriger, preuve ces mots qui se trouvent sous la plume de l'évêque de Cracovie, Soltyk, dans une lettre à Georges Mniszech, le 30 août 1766 : « le roi doit

déjà être dégoûté de Mme Geoffrin, car elle lui dit la vérité en tout... » (1)

« Toutes les sottises lui donnent de l'humeur », écrit avec raison le baron Gleichen, et il a lui-même fait l'expérience de ce qu'il appelle le ton de « bonne mère », de l'hôtesse de la rue Saint-Honoré, pour dire « ton brusque et vif ». Le rôle des bonnes mères est de donner des avis et Mme Geoffrin qui pour sa part « se met véritablement en colère lorsque ses conseils ne sont pas suivis » a tout loisir d'exercer ce rôle à Varsovie.

D'ailleurs, le Roi de Pologne ne lui a-t-il pas lui-même permis cette attitude ? Combien de fois avant le voyage, dans sa correspondance, est-il revenu sur cette question de franchise, franchise qu'il ne trouvait pas à la cour, qui lui était nécessaire et qu'il demandait à « sa chère maman » de lui apporter en vue de le « servir utilement ». N'est-ce pas lui qui a écrit à son ancienne hôtesse lors de son élection : « Comme il convient à tous les débuts de règne d'assurer les anciens traités, je commence par vous autoriser de la manière la plus authentique, la plus solennelle, la plus immuable, à me continuer vos avis sincères et dénués de toute enveloppe de compliment, à me dire tout net ce que vous trouverez à reprendre en moi et à m'instruire de tout ce que l'on vous dira. » (2). De pareils mots n'ont pu qu'encourager la voyageuse à se voir « en Sully », le roi étant Henri IV ! Il l'a assurée « que le titre de son fils bien-aimé flattait son amour-propre à l'égal de tous ceux qu'il portait », doit-elle ne pas le croire ? Vouloir d'une mère, c'est reconnaître implicitement son autorité.

Et Mme Geoffrin ne dit pas encore assez, elle voudrait dire bien plus, elle voudrait jouer un rôle. Toucher à la politique a toujours été son secret désir, surtout dans les affaires de Pologne. C'était à cela qu'elle s'essayait à Paris, dans ses démarches auprès de Choiseul, auprès de Catherine II, et cela aussi qui était en jeu lors des orages auxquels donnait lieu tout semblant de diminution dans les prérogatives qu'elle s'attribuait, ces orages qui s'étaient traduits avant le voyage par les incidents de La Marche et Louis risquant d'en compromettre la réalisation. La voici parvenue sur le théâtre des exploits qu'il lui est possible d'envisager : « Puisque mon fils est roi, je veux bien me comparer à une reine ! » Elle

(1) Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski. Vol. 3861, p. 375.
(2) Lettre à Madame Geoffrin, le 2 octobre 1764.

est arrivée en son centre même, près du trône. Elle y est arrivée exaltée par les encouragements du roi, par sa propre fièvre, par celle de ses amis, par le tapage de la Renommée, l'énivrement de l'aventure ; quand sa berline s'embourbait dans les chemins, quand Nanteuil, son valet, pensait être écrasé plusieurs fois sous son carrosse, comme elle le dira dans une lettre à M. Schmidt, et qu'elle triomphait de tous les obstacles, elle pouvait se voir en héros allant vers son destin.

Femme autoritaire, habituée à commander et à être obéie, s'imaginait-elle qu'elle pourrait gouverner son fils et la Pologne comme sa maison de la rue Saint-Honoré ? La réalité est tout autre. Il faut composer avec une cour, surtout avec celle de Stanislas-Auguste. Les princes Czartoryski ne laisseront pas substituer à leur influence celle d'une vieille dame venue de Paris et dont la princesse Jablonowska ne se gêne pas pour dire qu'elle « radote ». Ridicule, elle l'était déjà dès le début pour les mauvaises langues lorsque cette même princesse Jablonowska pouvait écrire à l'évêque Krasinski : « Pourquoi restes-tu donc à Varsovie, mon petit Père, pour qu'on te morde ? *J'ai vous assures que cela ne vaut pas la peine, est-ce pour voir Mme Geoffrin, la vue d'un pareil âge est si respectable jadis ne vous plaises guères : J'ai vous proteste Monseigneur que j'ai bien ris de tout ce que vous me dites à ce sujet. Saba par Salomon. Thalestris par Alexandre n'êtes jamais plus fêtée...* » (1). Maintenant que la discorde a fait place à l'idylle, le rôle de tutrice, en lui-même déjà peu glorieux pour le pupille, est trop facile à caricaturer pour que les oncles ne s'en chargent pas auprès de leur neveu qui n'en peut mais, c'est vraisemblablement ce que Mme Geoffrin appellera plus tard : « détruire l'amitié du Roi en donnant de fausses couleurs à la sienne » (2).

Elle ne la jouera donc pas la brillante partie dont elle eût voulu être l'héroïne. Au lieu de cela elle apparaîtra en « mère » acariâtre ne sachant pas se contenir. Elle a démasqué les princes Czartoryski, les voilà qui deviendront sous sa plume « les taupes » et « faisant un travail jour et nuit comme les taupes » et ayant « tous les talents nécessaires pour cela, en dessus ils n'auraient pas si beau jeu ! » (3) Ce sera alors à Stanislas-Auguste de la calmer,

(1) Nous respectons le français et l'orthographe de l'original. Lettre du 1er juillet 1766. Manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski. N° 836, p. 49.

(2) Lettre du 30 octobre 1768.

(3) Lettre de Madame Geoffrin à Stanislas-Auguste le 24 septembre 1766.

Stanislas-Auguste qui met toute cette histoire de médisance au point et dont le fond de bénévolence ne peut s'empêcher de prendre le dessus : « Ne grondez pas contre les entours ni contre les taupes. Elles sont beaucoup moins méchantes que vous ne vous le figurez. » (1)

Ils ne seront d'accord sur rien. Si la princesse Lubomirska, Aspasie, selon la clé convenue entre Stanislas-Auguste et sa correspondante, a l'heur de lui plaire, elle fera au roi le reproche inverse et estimera qu'à elle il ne témoigne pas assez de chaleur : « Votre Majesté me dit bien froidement qu'elle est contente d'Aspasie. Cette Aspasie cependant est la seule chose de tout ce qui vous entoure qui puisse convenir à votre cœur et à votre esprit, n'en déplaise à vos entours pas un d'eux ne peut la remplacer ». (2)

Heurts au sujet des gens, et Mme Geoffrin a le défaut, capital dans une cour, de ne pas savoir retenir sa langue, surtout lorsqu'elle n'aime pas. Ce manque de circonspection dans les paroles est fait pour déplaire au maximum à Stanislas-Auguste, lui qui est de sa nature confiant et bienveillant, il ne la suit pas sur ce terrain : « Si mes portraits avaient mieux réussi près de Votre Majesté », soupirera la voyageuse à propos du Minet, « je vous aurais fait le sien tel que vous le voyez à présent... » (3) Ces portraits ne semblent pas avoir de succès.

La confiance du roi, Mme Geoffrin a toujours pensé qu'une seule personne en était digne : elle-même. Elle trouve que le roi s'abandonne trop facilement à « l'engouement » dans les questions de personne, elle ne cessera de l'en blâmer, le différend La Marche n'a pas eu d'autre cause, elle l'en grondera encore dans sa dernière lettre, celle qu'elle lui adressera deux mois avant de mourir, et où elle lui dira : « Il m'a paru en parlant de Votre Majesté qu'elle avait toujours le même défaut que je lui avais connu et dont j'étais bien fâchée et que je désapprouvais beaucoup — d'être trop pressé de faire du bien. » (4)

Or, le roi admet qu'il doive « se tenir la tête toujours plus froide que possible en tout ». « C'est le premier de mes soins », reconnaît-il, « mon cœur n'irait que trop vite si je le laissais aller, ma position et les imperfections respectives de tous ceux à qui j'ai

(1) Lettre de Stanislas-Auguste à Madame Geoffrin, le 5 octobre 1766.
(2) Lettre de Madame Geoffrin à Stanislas-Auguste, le 24 septembre 1766.
(3) Lettre du 7 juin 1767.
(4) Lettre du 7 août 1777.

à faire font qu'il ne faut pas que je me livre à rien ni à personne sans aucune réserve... » (1) mais le droit de reproches a des limites, celles de l'amour-propre de la personne à qui ces reproches sont adressés, d'abord. Que Mme Geoffrin voie toujours en son « fils » un enfant, libre à elle, mais enfant ou non, il est difficile à Stanislas-Auguste de ne pas s'insurger contre une tutelle qui s'arme de tout ce qui « peut et doit blesser le plus sa sensibilité », les mots sont de lui (2).

Pousse-t-il la patience trop loin ? A propos de l'Ambassadeur de Russie, Mme Geoffrin écrira huit ans encore après le voyage de Pologne : « Quand je me rappelle comme le Prince Repnin en usait avec Votre Majesté pendant mon séjour à votre cour, je n'entends point prononcer son nom sans peine, et je ne l'ai point vu qu'avec répugnance. Je n'ai jamais vu porter l'insolence au point où il la portait avec Votre Majesté... » (3).

La critique est aisée mais l'art est difficile, les mots si vrais le sont encore plus lorsqu'il s'agit de la situation à laquelle Stanislas-Auguste a à faire face. De Paris, il est facile de croire que théorie et pratique sont tout un, et qu'un Roi philosophe, en montant sur le trône, n'a plus qu'à appliquer sa philosophie. Dès son élection, Stanislas-Auguste jugeait bon de se mettre en garde contre les appréciations trop hâtives de sa chère Maman : « Je me réserve le droit de ne pas me conformer à vos conseils parce qu'il est impossible qu'à cette distance vous soyez toujours exactement instruite des faits » (4).

En lieues, la distance qui séparait Mme Geoffrin de son pupille est franchie, mais il en est une autre, celle de la connaissance du pays, de ses conditions propres, celle-là, la voyageuse, toute perspicace qu'elle est, ne peut la supprimer avec autant de désinvolture.

Elle juge son fils à n'en pas douter. Elle juge sa faiblesse. Certains ne sont pas aussi sévères qu'elle, peut-être est-ce parce qu'ils sont plus à même de considérer le travail déjà accompli, alors qu'elle ne voit que ce qui *reste* à accomplir. Ceux qui vivent le présent n'assistent pas à l'histoire ; l'histoire est un sommaire que la postérité dégage, une construction à grandes lignes et les grandes

---

(1) Lettre de Stanislas-Auguste du 5 octobre 1766.
(2) Lettre du 4 septembre 1774.
(3) Lettre du 20 octobre 1774.
(4) Lettre du 20 octobre 1764.

lignes n'apparaissent que lorsque le temps a passé. Les événements les plus considérables sont composés à petits traits par leurs auteurs ; ces traits, même lorsqu'ils se différencient du « quotidien », subissent son ravalement, la descente au niveau journalier. Mme Geoffrin n'échappe pas à la règle générale et peut mal voir que la période du règne de Stanislas-Auguste à laquelle elle assiste, s'appellera pourtant « temps de repos » pour la Pologne, entre les années la précédant et les années qui vont suivre.

Le comte Tyszkiewicz, dans un discours de ce mois de juillet 1766, fera allusion aux efforts tentés par le Roi : « La Justice commence à se ceindre de son bandeau et à soutenir la balance de ses propres mains... Des manufactures s'établissent de toutes parts... La République qui depuis près d'un siècle était plongée dans un état de tristesse, de langueur et de mort, a paru aux yeux même des étrangers, renaître de ses cendres, et recouvrer une partie de son ancienne splendeur... » Un prince Radziwill ajoutera que « l'éclat ou le mépris des Sciences dépendant dans tout état, surtout du génie du souverain porté à les favoriser ou à les négliger, on a tout à se promettre en Pologne de l'encouragement que Stanislas-Auguste veut bien leur donner... » « Ame secrète et universelle du royaume » diront-ils enfin s'adressant à leur Souverain, Mme Geoffrin pourrait avec eux voir ce qui est à porter à l'actif de son « fils ».

Mais elle arrive de France, des milieux « éclairés ». Le peu de cette « lumière » qu'elle pourrait apercevoir est masqué à ses yeux par les lourds nuages qui obscurcissent le premier plan, et la Pologne et son chef ne répondent pas plus à l'image qu'elle s'en était formée, que les entours du Roi et le Roi lui-même ne se prêtent à ses secrets désirs d'action.

Ces diverses déceptions viennent encore se compliquer de circonstances d'un autre ordre. Stanislas-Auguste se remémorant le séjour de 1766 écrivait deux ans plus tard à Mme Geoffrin : « Il me semble quelquefois que je vous vois et qu'en laissant titres et passions à la porte, nous nous mettons à jaser à l'aise en nommant chaque chose par son nom et en nous moquant de toutes ces importantes misères qu'il faut respecter... galanterie, politique. » (1) Il a désigné lui-même, à côté de la politique, l'autre sujet en question : il a dit « galanterie ».

Certes, rien d'équivoque n'a jamais effleuré l'amitié de Mme

(1) Lettre du 6 juillet 1768.

Geoffrin pour Stanislas-Auguste. Mais une mère, même véritable, n'aime pas son fils de la façon dont elle aime sa fille, et des impondérables de cet ordre existent toujours dans une amitié unissant deux êtres de sexe différent, fût-elle la plus pure ou la plus abritée par l'âge qui soit.

Il n'est pas négligeable pour cette « mère » que son « fils » ait répondu à la « réputation de beauté des Polonais » (1) réputation qu'elle rappellera plus tard à propos d'un des neveux du Roi. De même, après la tentative d'enlèvement dont Stanislas-Auguste aura été l'objet en 1771, de la part des Confédérés de Bar, elle s'enquerra de sa personne physique ; on lui a parlé de blessure à la tête : « Et vos beaux cheveux, demandera-t-elle, ne serez-vous point obligé de les faire couper ? » (2) Quant aux belles mains, elle écrira en y songeant : « Heureux qui les baise, c'est ce que dira toujours celle qui les a tant baisées ! » (3)

Stanislas-Auguste de son côté, en reste encore à cette époque à ce qui a été la passion de sa jeunesse, à Catherine II. « Là-bas, là-bas », soupire-t-il en y pensant ! La plaie laissée par ce là-bas n'est pas cicatrisée, la place de Catherine n'est pas prise — le sera-t-elle jamais, même par Mme Grabowska ? — et il a assuré Mme Geoffrin du maximum en lui écrivant avant qu'elle ne vienne : « Comme il est très vrai que l'amitié gagne au dépens de l'amour, Maman prendra ce qui aurait été pour là-bas, là-bas... » (4) « Oh ! Maman, ajoutera-t-il, il est triste de sentir qu'on a le cœur usé et qu'on n'aimera plus avec cette plénitude de cœur, avec cette ivresse qui vous empêche d'apercevoir ni défaut ni indécence, ni dans l'idole, ni dans son culte ! Malheureusement toutes les fois que j'essaye de répéter mon ancien rôle avec d'autres acteurs, il me reste toujours assez de sang-froid pour voir dans les yeux ce que pensent les tiers et toujours ils trouvent beaucoup à redire... » Mais la passion est finie, le roi, un roi de 34 ans ne peut manquer de « répéter l'ancien rôle avec d'autres acteurs », pour employer ses propres expressions, il les répète en effet.

Or, ces rôles-là, une amitié féminine supporte toujours mal d'y assister. Il y a des « Petite » et des « Bon Diable » que Mme Geoffrin ne peut voir que de mauvais gré. « Je ne vous demande

(1) Lettre du 30 septembre 1771.
(2) Lettre du 9 novembre 1771.
(3) Lettre du 10 mars 1768.
(4) Lettre du 31 août 1765.

pas d'aimer la Petite, car cela ne se donne pas », lui écrira la Roi (1), et il admettra « qu'elle se souvienne désagréablement des froideurs que cette « Petite » lui a témoignées à Varsovie... » Mais il a beau ajouter : « Vous êtes généreuse e tanto basta », s'il ne s'agit pas du même sentiment, il s'agit du même cœur, donc malgré tout de partage, ne serait-ce que du partage de temps, temps consacré à l'un et qui par le fait même est enlevé à l'autre... les agacements du chapitre « galanterie » aggravent les autres.

Il y a enfin, l'épreuve banale, mais toujours décisive, quel que soit le sentiment en question, de la vie en commun, de la vie quotidienne, celle qui subit le contre-poids de l'humeur, de la couleur du jour, des circonstances. Ces influences jouent pour une Majesté toute Majesté qu'elle soit, et Mme Geoffrin vivant auprès de son « fils » apprend forcément à connaître les changements qu'une inquiétude, une mauvaise nuit font sur son visage » (2). Un roi a le droit d'avoir des « maux de nerfs » (3) comme tout un chacun, et ceux de Stanislas-Auguste sont particulièrement pénibles « quand ils portent à la tête ». L'ex-pupille de Mme Geoffrin accuse, en outre, un tempérament mélancolique, disposition qu'accentuent « les contradictions des hommes et les circonstances », (4) et les premières oppositions qu'il rencontre, lui sont sans doute les plus sensibles puisqu'il écrira l'année suivante, le 13 juin 1767 à celle qu'il continue à appeler « maman : « Il me paraît que je vois dans votre lettre du 25 mai une petite teinte sombre ; Maman, ne vous laissez pas aller à cela ; il n'y a presque pas d'heures dans la journée depuis trois semaines où je ne reçoive quelques nouvelles désagréables, et qui pis est, où l'on ne me demande conseil et décision sur des choses où le oui et le non sont presque également mal pour moi. Eh bien, je vous jure que je suis rarement autant affecté que vous m'avez vu souvent l'être l'année passée ».

Cette épreuve du quotidien est aggravée par les conditions de la vie de roi, l'existence de ce titre qu'il n'est, quoiqu'en dise Stanislas-Auguste, pas toujours possible « de laisser à la porte » pas plus que les passions.

En la circonstance, ce n'est pourtant pas son attitude à lui,

(1) Lettre du 6 juillet 1768.
(2) Lettre du 13 mai 1768.
(3) Lettre de Stanislas-Auguste, le 1er juin 1768.
(4) Lettre du 31 août 1765.

qui ait pu dicter à Mme Geoffrin une pensée qu'elle écrivait au revers d'une carte à jouer : « Les grands seigneurs se familiarisent volontiers avec nous pour leur commodité, mais par hauteur ils n'aiment guère que nous leur rendions la pareille », car Stanislas-Auguste écrivait de son côté, dans ses Mémoires, « qu'il aurait pu à la vérité réprimer ses tracasseries habituelles d'un mot un peu sec, mais qu'il n'avait jamais voulu le faire à l'égard d'une personne qui lui avait donné de si grandes marques d'amitié... » Toutefois sous l'empire de susceptibilités passagères, il n'est pas impossible que Mme Geoffrin ait eu à sentir ce qu'un jour elle exprimait par ces mots : « Vous êtes Roi et je ne suis pas Reine, ainsi il faut obéir à l'ordre de Votre Majesté en ne lui rappelant rien de tout ce que j'avais pris la liberté de lui dire » (1). Dans la correspondance il est facile d'oublier que « celui auquel on s'adresse est sur un trône » (2), dans la réalité, les rappels peuvent être obligatoires.

Enfin l'occupation d'un royaume est encore là pour mettre en échec les sentiments de Mme Geoffrin à l'égard de son fils, il ne peut donner tout son temps à l'amitié, tandis qu'elle n'est venue à Varsovie que pour en faire l'exercice, et exercice qu'elle entend bien à la façon d'un accomplissement positif puisque selon ses propres mots « il la tient en haleine » (3). Mme Geoffrin ne songeant qu'à en emplir ses journées, c'est la dissonance fatale entre ce que l'un apporte et ce que l'autre donne, celui-ci un souci constant, l'autre une pensée intermittente, et, selon la règle, celle des deux parties qui apporte le plus est la partie amenée à souffrir.

Et c'est ainsi, pour une petite phrase calomniatrice, car il faut bien en revenir à la cause primitive de tout le mal, c'est ainsi que raconter un séjour qui devait être tout entier d'adoration et de confiance mutuelle se ramène au contraire à énumérer des griefs, à parler de temps d'ouragan où il y a bien quelques éclaircies, Mme Geoffrin a reconnu que son fils n'avait pas les torts qu'elle lui croyait envers elle et à maintes reprises lui prodiguera « les effusions les plus affectées de sa tendresse », selon l'expression même du roi, mais la blessure se rouvre malgré elle, ce sont alors de nouveaux éclats, de nouvelles explications, de ces scènes dont Stanislas-Auguste écrit qu'elles étaient si « turbulentes qu'elles en devenaient quelquefois comiques ».

(1) Lettre du 7 juin 1767.
(2) Lettre du 9 novembre 1764.
(3) Lettre à Marmontel, le 30 juillet 1766.

Un jour elle est « transportée d'amour pour son Roi », et quitte à ce que ces « transports » ne puissent en rien faire augurer de l'humeur du lendemain, en un de ces jours elle a par exemple l'idée d'envoyer au roi l'original de son portrait peint par Nattier, lorsqu'elle sera de retour à Paris ; elle n'en fera rien d'ailleurs et écrira alors au contraire « qu'étant un peu plus de sang-froid, elle a trouvé que c'était une impertinence à elle d'envoyer son portrait en Pologne. Il est très grand, elle est peinte en belle dame, cela lui paraîtra ridicule à envoyer ». (1)

Il y a des moments où l'amitié a son saoul, moments d'intimité, moments de gaieté même, pour parler de joyeuse disposition elle écrira plus tard : « J'ai l'esprit comme je l'avais à Varsovie quand mon roi était de bonne humeur et que je n'étais occupée que du plaisir de lui plaire. » (2) D'un soir passé autour des cahiers concernant l'affaire Sirven, elle dira à Voltaire : « Sa Majesté me fit dire que nous lirions ensemble la brochure. Sa Majesté me la lit et comme le Roi lit aussi parfaitement que vous écrivez, Monsieur, le lecteur et l'auteur m'ont fait passer une soirée délicieuse » ; ceci venait après avoir reçu de son fils le billet suivant : « J'ai cru voir dans la lettre que Voltaire vous écrit, la Raison qui s'adresse à l'Amitié en faveur de la Justice. Quand je ferai une statue de l'amitié, je lui donnerai vos traits. Cette divinité est mère de la bienfaisance, vous êtes la mienne depuis longtemps et votre fils ne vous refuserait pas quand même ce que Voltaire demande ne m'honorerait pas autant », ce billet accompagnait 200 ducats destinés aux Sirven.

« Heureux celui qui vous voit, c'est ce que dira toujours celle qui vous a vu », pourra-t-elle écrire malgré tout (3) près de deux ans plus tard, et les meilleurs jours sont-ils, comme pour les amants, les jours de réconciliation, ceux où l'on s'envoie de tendres billets dont voici un exemple et où Mme Geoffrin lit, sous la la plume de son fils :

« Dans la plus grande sincérité de mon cœur, je vous dis et je vous assure en honneur que quand vous demeureriez jusqu'au trois ou quatrième jour de la diète commencée, c'est-à-dire jusqu'au 8 ou 9 octobre, non seulement j'en serais véritablement bien aise pour moi, parce que je jouirais de l'agrément et de la douceur de votre société et de la douceur de votre amitié (et l'un et l'autre est

(1) Lettre du 7 juin 1767.
(2) Lettre du 6 décembre 1767.
(3) Lettre du 10 mars 1768.

parfait pour moi, actuellement que les orages sont passés) mais même j'oserais vous assurer que vous vous amuseriez, et même que vous apprendriez utilement pour moi bien des choses, et que vous ne seriez exposée à aucun des inconvénients que vous craignez à l'approche de cette cohue. Si l'hiver et un voyage d'hiver n'était pas une chose dont je ne veux pas charger ma conscience, je dis même que quand vous auriez une fois vu les trois premiers jours de la diète, vous verriez qu'on peut avec agrément, dans la position où vous êtes, rester ici tout le temps de la diète.

« Si j'avais à vous garder rancune sur quelque chose, ce serait de ce mot : « il me semble que je suis restée assez longtemps à votre cour ». Non, maman, je vous le jure en honneur, actuellement que que nos âmes et nos esprits se sont replacés à leurs vraies places l'un pour l'autre : passer ma vie avec vous ferait mon bonheur. Il n'y a pas un mot de compliment à cela. »

Ce billet indique clairement que Mme Geoffrin a usé de la grande arme et parlé d'avancer son départ. Or, cela Stanislas-Auguste tient à l'éviter, il sait le crédit à Paris de la « Souveraine de la rue Saint-Honoré », il tient à sa « gloire » et il écrit tout de go dans ses Mémoires que sa pseudo-mère « aurait pu réellement lui faire du tort dans le public étranger, si elle y avait semé à son retour les bruits, quoique mal fondés, de son ingratitude et de sa mauvaise réception ».

Il supportera donc, « le moins mal qu'il pourra », tandis que le Palatin de Russie triomphera secrètement et « jouira de voir toute la peine que cela lui donne ». Les apparences seront plus ou moins conservées, Mme Geoffrin ne quittera pas Varsovie plus tôt qu'elle ne l'avait projeté, mais plus tard même, puisqu'elle partira le 15 septembre au lieu du 1er. Vis-à-vis de Paris elle aura d'ailleurs la dignité qu'il lui est si difficile de conserver en paroles lorsqu'elle est emportée par son naturel « impétueux », et ses correspondants ne pourront se douter de l'orage qui aura grondé en Pologne lorsqu'ils liront, tel Voltaire recevant une de ses lettres du 25 juillet :

« Je payerai bien cher le plaisir que j'ai eu de revoir un roi qui était celui de mon cœur avant que d'être celui de la Pologne. Je sens que la présence réelle de ses vertus, de sa sensibilité, des charmes de sa société et de sa personne remuent mon cœur bien plus vivement que ne faisait le souvenir que j'en avais conservé, quoiqu'il fût toujours présent et assez fort pour me faire entrepren-

dre un très grand voyage. Cette douce nourriture que je suis venue chercher pour mon sentiment va se changer en amertume pour le reste de ma vie, quand il me faudra en quittant ces lieux prononcer le mot jamais. »

A peine pourront-ils soupçonner quelques réserves, par exemple dans une réponse à Marmontel, écrite quelques jours plus tard, le 30 juillet, où Mme Geoffrin dira : « Mon expérience et mes réflexions sur les hommes ont été, sont et seront toujours les mêmes. Tout ce qui a l'apparence de la singularité, les révolte d'abord ou leur plait quelque moment. Le mot d'amitié dont les effets sont agréables les fera toujours souhaiter de rencontrer ce sentiment sans se soucier de le sentir. La Fontaine a dit : Qu'un ami véritable est une douce chose. Tout le monde désire donc d'avoir un ami, sans penser si on en mérite. L'amour-propre dispense de cet examen... »

Suit un « je suis très satisfaite de mon voyage » qui sonne plutôt comme une constatation d'amour-propre ne voulant pas admettre d'être défait que comme une exclamation jaillie des profondeurs de l'être. Suit également un semblant de « justification » mot que Mme Geoffrin avait déjà employé en visant les bavardages dont elle a été l'objet, justification qu'elle semble surtout faire vis-à-vis d'elle-même :

« Je ne veux point me tourmenter de l'effet que fait mon voyage. Quand je l'ai résolu, il m'a paru la chose du monde la plus simple et la suite nécessaire d'une amitié qui occupe mon cœur depuis quinze ans. J'ai connu le père du roi de Pologne en France, où il fit deux voyages assez consécutifs. Nous eûmes une liaison tendre et suivie, il ne passait pas de jour sans me voir. Il me dit qu'il voulait que je fusse la mère de ses enfants, je lui jurai d'en remplir tous les devoirs. J'ai accompli mon engagement, j'en ai vu cinq à Paris.

« Celui qui est resté le plus longtemps et à qui je me suis le plus tendrement attaché est devenu roi. Il n'a pas cessé pendant son séjour à Paris de me donner à tous les instants des marques de son amitié et de sa confiance. Depuis, il n'y a eu aucune interruption dans les témoignages de son sentiment.

« A son avènement à la couronne, j'ai pensé, et je l'aurais trouvé dans l'ordre des choses, que notre commerce allait finir, mais j'ai été trompée d'une façon bien touchante pour mon cœur puis-

que son affection a redoublé. Je ne pouvais plus nourrir mon sentiment de l'espérance de le revoir qu'en venant le chercher...

« Voilà tout simplement, mon cher voisin, le fait qui fait tant de tapage à Paris et que votre imagination poétique et philosophique vous fait envisager comme le signe d'une révolution prochaine dans les idées et dans les têtes.

« Non, mon voisin, non, pas un mot de tout cela, il n'arrivera rien de tout ce que vous pensez. Toutes choses resteront dans l'état où je les ai trouvées... »

Mme Geoffrin s'épanche dans le même sens avec d'Alembert, elle lui dit en parlant de Stanislas-Auguste : « Son âme est honnête, ses intentions excellentes, il est laborieux, il désire rendre son peuple heureux, et pour lui il ne le sera jamais. Hélas ! il ne le sent que trop souvent. C'est une terrible condition que d'être roi de Pologne, je n'ose lui dire à quel point je le trouve malheureux. » (1)

Il y a évidemment loin de là à l'ancienne épouse « venant s'embaumer auprès de l'époux de l'odeur de ses parfums » (2). Avec Mme de La Ferté Imbault le ton se refroidira également, les lettres se feront plus sèches et plus rares, elle lui écrira le 7 août : « J'avais bien résolu, belle Marquise, de ne plus vous écrire parce que je vous crois un peu cause du tintamarre qui me déplaît tant », et pourquoi maintenant lui déplaît-il tant, sinon parce que les faits semblent avoir donné raison à ceux qui lui conseillaient de partir... elle terminera malgré tout par : « J'ai le cœur déchiré du moment qui s'approche, je n'ai plus que trois semaines à être ici, cela passe bien vite. Je quitterai le Roi avec bien du regret, il faudra que je pense beaucoup à ce qui m'attend à Paris pour m'engourdir sur ce que je laisse à Varsovie. »

Paris pourra donc en rester à ses illusions et transformer en apothéose le retour de l'héroïne. C'est en effet de retour qu'il faut parler. Septembre, l'approche de la diète, déjà sont arrivées les premières nouvelles de l'élection des Nonces aux Diétines, en même temps que s'annonçaient hélas les difficultés : écho de l'opposition du Garde des Archives du Grand Duché de Lithuanie, dissensions en Courlande, les nobles de Courlande se proposent de présenter les griefs qu'ils ont contre le duc de Biren ; il apparaît que les puissances étrangères ont l'intention d'intervenir, entre autres choses pour faire rétablir le prince Radziwill dans la possession de ses biens

(1) Lettre du 23 juillet 1766.
(2) Lettre de Madame Geoffrin à Stanislas-Auguste, le 7 mai 1765.

— tous ces signes sont avant-coureurs pour Stanislas-Auguste d'orages autrement graves que les caprices d'humeur de son invitée.

L'automne approche en même temps que la Diète, et Mme Geoffrin ne peut négliger le souci de la mauvaise saison. Il faut faire les préparatifs du départ, dès le 8 août, le bon Schmidt absent de Varsovie se préoccupait déjà de savoir « si l'on mettait en bon état chaise de poste qu'il destinait à deux des gens de Mme Geoffrin... » (1).

Est-il question de pousser vers l'Est au lieu de rentrer en France, de pousser jusqu'à Pétersbourg ? On l'avait dit, à Paris et à Varsovie, mais que n'avait-on pas dit ! Ne parlait-on pas de deux ou trois lettres que Catherine II aurait soi-disant envoyées à Mme Geoffrin pour la supplier d'avoir sa visite ? La voyageuse aurait décliné l'invitation en alléguant de son grand âge et de la trop longue distance, mais elle se serait autorisée d'un commerce aussi intime avec l'Impératrice de Russie pour cancaner avec elle sur les affaires de Pologne, sur le propre représentant de Catherine à Varsovie, Repnin, et cela, conseillée soi-disant par le Palatin de Russie ; « comment Catherine aurait été mal servie de par son ambassadeur, que celui-ci ne faisait que des histoires et qu'il fallait le rappeler... » (2) Une lettre de Mme Geoffrin où elle bavardait également sur le compte de Soltyk, évêque de Cracovie, serait précisément arrivée à Pétersbourg en même temps qu'une lettre de celui-ci ; bruits d'intrigues avec la cour de Vienne et avec Orlow, contre Panine... et l'invitée de Stanislas-Auguste aurait part à tout cela ?

En réalité, il n'en est rien et Catherine elle-même met vertement la chose au point avec d'Alembert, elle lui écrit coupant court à tous les on-dit : « Je ne lui ai pas proposé (à Mme Geoffrin) et ne lui proposerai jamais de venir ici pour deux raisons : l'une, la rigueur du climat, l'autre c'est que je savais bien d'avance que cette raison l'en empêcherait ».

Ce qui s'est passé exactement, c'est que Catherine a été piquée de l'infidélité que lui a faite Mme Geoffrin, il y a infidélité, elle est en effet en commerce épistolaire avec elle depuis 1763, commerce suivi, et dont Catherine a pris elle-même l'initiative sur la foi de la Renommée et sous le patronage de liens noués par sa mère la princesse d'Anhalt-Zerbst, lors d'un séjour à Paris en 1758, avec

(1) Lettre à Ogrodzki écrite de Dantzig. Arch. Czartoryski. 711, p. 303.
(2) Lettre de Soltyk à Georges Mniszech, le 30 août 1765. Man. Bibl. Czartoryski. Vol. 3861, p. 375.

la Souveraine de la rue Saint-Honoré. Les correspondantes font assaut de politesse, l'une envoie des pelisses de zibeline, l'autre répond par des cadeaux de service de porcelaine... puis brusquement Mme Geoffrin espace les lettres, c'est à partir du moment où elle commence à penser au voyage de Pologne.

Non seulement elle n'a pas tenu Catherine au courant d'un projet qui pourtant la menait dans son voisinage, mais encore l'Impératrice n'a appris son départ qu'alors qu'elle avait déjà quitté Paris ! L'offense s'accroît du fait que Catherine l'avait invitée formellement : « Ah ! que ne l'ai-je auprès de moi ! » avait-elle écrit. « Je jetterai tous les diamants du monde à la rivière pour l'avoir » et elle lui avait dit expressément le 15 janvier 1766 : « Madame, vous serez la bienvenue, je vous fais ma profonde révérence... Tenez, vous me prêchez avec tant d'autres que le mouvement m'est nécessaire en hiver, c'est à vous qu'il l'est... » Au lieu de cela, celle qu'elle appelle « sa bonne amie » s'est dirigée vers Varsovie, c'est presque une trahison.

Catherine ne la pardonnera pas, elle a constaté que le titre d'amie de Stanislas-Auguste était plus cher à Mme Geoffrin que celui d'amie de l'Impératrice de toutes les Russies, que celle-ci s'en contente donc. Elle l'assurera bien de la continuité de ses sentiments dans une lettre le 28 octobre 1766, mais faiblement, et en ajoutant avec aigreur : sentiments « qui sont au moins aussi fondés que ceux que vous me marquez ». Bientôt ce sera la cessation de correspondance définitive, et la rupture ne pèsera pas lourd à Mme Geoffrin, qui après tout ne peut se soucier outre mesure de ce « là-bas, là-bas » où s'est fixé le destin du cœur qu'elle chérit.

Pas plus que de voyage à Pétersbourg il n'est question de retour par Berlin. Mme Geoffrin en explique elle-même les raisons à d'Alembert ; elle lui écrit que si elle repassait par la Prusse elle aurait l'humiliation de ne point voir Frédéric II : « Il n'aime pas à se montrer aux femmes : quoique je ne le sois plus, dit-elle, qu'aussi peu qu'il est possible de l'être, j'ai cependant encore le bout d'une cornette et d'un cotillon ».

« En supposant que Mylord pût obtenir pour moi une petite audience, cela se réduirait de la part du roi à quelques questions sur mon voyage, et de la mienne à lui répondre. Or, ce n'est pas ainsi que j'aime à voir les hommes et surtout le roi de Prusse. Je voudrais être à mon aise avec lui, causer, raisonner, le questionner. »

« Comme cela est impossible, je m'en retournerai par où je suis venue » (1).

Par où elle est venue, c'est-à-dire par Vienne ; l'Impératrice Marie-Thérèse lui a dit lors de son premier séjour qu'elle serait affligée « si elle empruntait un autre chemin ». Le 10 septembre, Mme Geoffrin peut encore assister aux cérémonies d'anniversaire du couronnement de son fils, au *Te Deum* chanté à la chapele du château et à l'office pontifical, le canon tonne joyeusement, en sortant de la chapelle, Stanislas-Auguste reçoit les compliments de la principale noblesse ; qu'elle garde dans les yeux cette vision pacifique, une des rares visions heureuses du triste règne de son fils, elle n'a assisté qu'au début d'infortunes qui iront bien plus loin que ce qu'elle pressent lorsqu'elle lui dit en le quittant : « Votre oncle ne vous pardonnera jamais d'être devenu roi au lieu de lui, et il vous fera sentir cela partout où il pourra, dans les grandes comme dans les petites choses » (2).

Elle emporte le portrait de Stanislas-Auguste, c'est tout ce qu'elle a voulu accepter de lui. Elle a même tenu à lui renvoyer les riches pierreries qui l'entouraient, en suivant en cela ni l'usage, ni l'exemple que lui donnait entre autres M. de Conflans qui, lui, acceptait une tabatière estimée 2.000 ducats, après avoir d'ailleurs apporté au Roi un cadeau d'une valeur équivalente. Son « fils » lui a fait dire par Schmidt « quelques paroles bien légèrement touchées et voilées » concernant une jolie lanterne de son cabinet, et il eût désiré qu'elle allât dans son garde-meuble choisir des vases de porcelaine ; elle a refusé, elle n'a voulu accepter de cadeaux que pour sa femme de chambre et pour Nanteuil, pour ceux-ci, dit-elle, « rien de ce que je pourrais leur donner ne les touchera ni les flattera autant qu'une marque de bonté de la part de Sa Majesté », mais en ce qui la concerne, « la visite qu'elle a eu l'honneur de faire au Roi n'étant pas dans l'ordre ordinaire, ce n'est pas par des présents que le sentiment qui l'a conduite peut être satisfait » (3).

Par quoi eût-il pu l'être ? Par l'impossible. C'était une première erreur que d'aller à 67 ans demander « l'adoration » à un jeune roi, une double erreur vu la complexité des affaires de Pologne et des entours du trône. Dans des rouages d'une marche déjà si déli-

---

(1) Lettre à d'Alembert, le 23 juillet 1766.
(2) Mémoires de Stanislas-Auguste, I, p. 567.
(3) Lettre à Monsieur Schmidt, le 24 juillet 1766.

cate, elle devenait une difficulté de plus, difficulté qu'elle n'eût pu atténuer qu'en se faisant oublier. Il eût fallu pour cela un autre caractère qu'un caractère obligeant à relever les mots d' « aigreur », « reproche », « chapitrer », « courroux », « irritation », lorsqu'il est question d'elle dans les propres Mémoires de son fils. Au lieu de cela, « J'aime, aimez-moi », c'est ainsi qu'elle se rendait en Pologne.

C'est pour avoir méconnu l'indispensable règle de l'oubli de soi, valable pour toute grandeur, en amour comme dans la création d'une œuvre, qu'elle repartait vaincue, coupable seulement d'avoir trop aimé, trop aimer qui est souvent mal aimer. Dans l'œuvre comme dans l'amour celui qui en est digne s'efface afin que puisse briller seule, la flamme, ou de l'œuvre ou de l'amour ; au degré maximum, c'est derrière la vie que s'efface l'homme, afin que puisse continuer, indépendamment de lui, en d'autres hommes, la vie.

Le samedi 13 septembre 1766, Mme Geoffrin reprend en sens inverse la longue route parcourue deux mois et demi auparavant, elle ne reverra plus jamais ni la Pologne, ni son souverain, c'est fini de l'unique explosion de cœur qu'elle ait connue, la dernière jeunesse restée en elle l'abandonne, c'est en somme à elle qu'elle dit adieu en disant adieu à son « fils » et à son Roi.

CHAPITRE IV

LE RETOUR

La séparation. — Nouveau séjour à Vienne. — Le chemin du retour. — La vie qui reprend : à Varsovie, pour Stanislas-Auguste ; à Paris, pour Madame Geoffrin. — Bagage de sentiments et d'impressions rapporté du voyage. — Nouvel aliment de vie : la flamme polonaise.

Cette fois-ci, sept jours de route et Mme Geoffrin arrive à Vienne le samedi matin, 20 septembre.

Un homme du roi l'accompagne comme à l'aller, cela elle a bien voulu l'accepter. En refusant les présents que lui destinait Stanislas-Auguste, elle ajoutait : « Je recevrai avec beaucoup de reconnaissance les soins qu'il daignera prendre et les ordres qu'il voudra bien donner pour que je retourne sans aucun des accidents que l'on peut prévoir dans ma patrie » (1).

Ce nouveau séjour à Vienne sera plus long que le premier, il dure près de trois semaines, mais c'en est la réédition avec le même cortège de satisfactions et de jouissances d'amour-propre, qui, si elles ne comblent pas le cœur, peuvent en tout cas dériver la tristesse de la séparation.

Car, cette tristesse, en dépit des différends qui ont pu se produire, existe de part et d'autre, peut-être accrue même, accrue du sentiment de la chose gâchée, abîmée, ainsi qu'il en est lorsque la réunion n'a pas apporté tout ce qu'on en espérait.

Elle est réelle chez le roi. La première lettre qu'il écrit à la voyageuse, le lendemain même de son départ, le 14 septembre, est bien celle d'un cœur affligé d'absence, de regret : « Vous êtes partie, ma sœur est partie ! J'ai trouvé en m'éveillant mon château et ma journée vides ; je suis resté seul, bien seul, le cœur

(1) Lettre à M. Schmidt, le 24 juillet 1766.

serré et triste. Les objets indifférents deviennent odieux quand ils se présentent pour remplacer ce qui intéressait vivement... »

Une missive de Voltaire vient d'arriver au château, Voltaire avait eu soin d'indiquer sur l'enveloppe, qu'au cas où Mme Geoffrin fût déjà partie, le roi eût à l'ouvrir. Stanislas-Auguste l'a fait, c'est la lettre où il est question du Chevalier de La Barre. Il a eu l'idée d'envoyer une estafette à Vienne pour la faire parvenir à son amie, ce courrier lui rapportera de ses nouvelles, c'est la sentir plus proche que de s'occuper de choses se rapportant à elle. « Tout cela m'a remis en action, dit-il, et l'action est le meilleur remède ou du moins l'unique palliatif contre la grande tristesse. »

Pour la première fois, un « tu » apparaît sous sa plume, un « tu » spontané, comme obligatoire, dont le jaillissement ne laisse pas de doute : en ce qui le concerne, le séjour, malgré les orages, a été un rapprochement : « Ah Dieu ! Quelle serait ma joie si je pouvais te rendre la visite que tu m'as faite, ma chère Maman ! Et qu'il fût aussi beau à moi de quitter mon diable de pays pour aller chez vous, qu'il l'est à vous d'être venue ici ! »

La présence, la vie côte à côte n'ont au total rien enlevé : « Ma chère Maman, vous m'aimez bien, j'en suis sûr, je n'en douterai jamais, soyez sûre de cela ! La manière dont vous m'aimez vous est particulière, et je n'en retrouverai jamais de pareille. »

Le ton de Mme Geoffrin est au contraire tout différent. Elle souffre, c'est flagrant, mais peut-être plus du souvenir de ses déceptions que de la séparation même, et comme si sa souffrance n'arrivait qu'à la rendre plus amère, elle ne parvient à l'exprimer que par des reproches : « Il y a un « tu » dans la lettre de Votre Majesté qui m'aurait fait mourir de joie et d'amour il y a quelques mois ; mais j'ai trouvé une si grande différence entre les lettres et les actions, que je regarde ce « tu » comme une illusion de Satan. Cependant, j'ai versé des larmes en le lisant et j'en répands encore en le répétant. Mais hélas ! je n'ai rien de plus raisonnable à faire que de me garantir de vos enchantements et de me rappeler ce que j'ai souffert. » (1).

Et que de « Votre Majesté » au lieu des « mon fils » d'antan ! des « Votre Majesté » mis avec intention, pour qu'ils soient soulignés, ressentis, par Stanislas-Auguste qui ne manquera pas de le faire ; le titre employé à toutes les lignes, même pour parler d'amitié

(1) Lettre du 24 septembre 1766.

invariable : « Tous mes mécontentements n'ont point influé sur mes anciens sentiments. Non, rien ne pourra les détruire ! Cependant, j'ai tout vu, tout su et tout senti ! La douleur que j'ai éprouvée en quittant Votre Majesté est un sûr garant que ma tendresse et mon attachement dureront autant que ma vie !... » Toutes ces « Majestés » ne parviennent pas à étouffer la plainte qui, plus forte, s'exhale : « Mais je ne suis plus à Varsovie !»

A Vienne, Mme Geoffrin reprend les habitudes si aimablement contractées lors de son premier séjour. Les mêmes noms reviennent sous sa plume, celui du Prince Galitzin, le prince l'entoure à nouveau et ce faisant répond aux intentions de sa souveraine ; Catherine II écrit à Mme Geoffrin, dans une lettre du 28 Octobre : « Le prince Galitzin, en vous marquant des empressements, Madame, s'est attiré mon approbation et a suivi mes désirs, je vois avec plaisir que vous paraissez en être contente. »

Quelques noms nouveaux ; celui d'une princesse Radziwill, « belle-mère du mauvais sujet (le mauvais sujet, le Comte Branicki) ; elle est bien belle et bien aimable ». dit Mme Geoffrin en parlant d'elle ; une princesse Lubomirska qui n'est pas l'Aspasie, son homonyme, la cousine du Roi : « elle est fort aimée ici ; c'est une femme qui paraît d'un excellent caractère. Elle ne dit pas un mot de français, mais l'entend, nous nous parlons par signes. » Il y a la fille de cette princesse Lubomirska, la comtesse Esterhazy « qui est de très bon air et de bon ton ; elle est parfaitement bien logée et meublée à la française : des entre-sols, des petits cabinets, des boudoirs, enfin tout ce qu'il y a de plus élégant ». Le prince Général, André Poniatowski, frère du Roi, est toujours absent de Vienne : « Il est le seul de votre auguste famille dont je n'ai pas l'honneur d'être connue, cette exception est affligeante pour moi », écrira Mme Geoffrin dans le style nouvellement pompeux qu'elle inaugure avec Stanislas-Auguste. Elle déplore d'autant plus l'absence du prince qu'elle n'entend dire que du bien de lui, et qu'il a poussé l'obligeance jusqu'à lui faire remettre par un jeune officier polonais, une lettre où il donnait des ordres pour qu'elle fût reçue dans sa maison « comme sa femme ; Votre Majesté croira facilement combien cela a augmenté mes regrets, ma sensibilité et ma reconnaissance. »

« Le Prince de Kaunitz est comme il a toujours été. Je dîne tous les jours chez lui ou avec lui, » dit-elle encore « il me nomme sa bonne amie, cela me donne bon air ».

De nouveau les engagements se succèdent de façon à ce qu'elle n'ait pas une minute de libre. Elle va tous les soirs chez la comtesse de Paar, parle Pologne chez Mme de Salmour ; c'est d'ailleurs le sujet d'entretien partout où elle va, les questions se pressent dans la bouche de ses interlocuteurs : Comment est le roi ? Comment est Varsovie ? Les plus illustres de ces interlocuteurs sont sans conteste l'Empereur et l'Impératrice.

Car il y a une nouvelle visite à Marie-Thérèse, cell-ci la reçoit comme la première fois « avec une bonté incroyable ». L'audience dure près d'une heure, l'Impératrice la fait venir dans son cabinet, la prie de s'asseoir en face d'elle, il faut que Mme Geoffrin lui montre le portrait de Stanislas-Auguste, la miniature dont elle a défait les diamants, ce seul souvenir qu'elle ait voulu emporter ! Marie-Térèse admire, Mme Geoffrin renchérit : « Je l'ai assurée que Votre Majesté était beaucoup plus jolie encore et puis j'ai fait l'énumération des agréments de votre personne et de votre esprit et je n'ai pas oublié la bonté et la droiture de votre cœur, enfin j'ai beaucoup parlé de Votre Majesté avec ce sentiment qui m'est nécessaire pour vivre » (1).

Effusions ! Mme Geoffrin baise et rebaise la main de l'Impératrice, « la plus belle main du monde », belle comme celle du Roi de Pologne. L'Empereur n'est pas à Vienne, il doit revenir dans deux jours. Marie-Thérèse l'enverra un soir chez Mme de Paar afin que la brillante voyageuse puisse le voir tout à son aise.

Le surlendemain de son arrivée, en effet, l'Empereur est là, fidèle à cet engagement. Il arrive à 6 h. 1/2, il ne repart qu'à 8, et de qui parle-t-on pendant ce temps ? Du Roi de Pologne comme de juste, Mme Geoffrin le raconte à Stanislas-Auguste dans une nouvelle lettre le 3 octobre ; une Mlle Renaud qui part pour Varsovie est venue la voir, « Varsovie », ce nom qu'elle « ne peut entendre prononcer de sang-froid », elle veut profiter de l'occasion pour expédier un courrier.

Elle le fait d'autant plus volontiers que la distance va augmenter entre elle et la Pologne, le départ approche, c'est aux alentours du 7 octobre qu'elle quitte Vienne.

Le voyage à travers l'Autriche et l'Allemagne s'effectue sans incident notable, avec, comme à l'aller, un arrêt à Durlach, elle a

(1) Lettre du 25 septembre 1766.

été si bien traitée à la petite cour du Margrave qu'elle veut « marquer sa reconnaissance en faisant une visite de remerciements » (1).

Son impatience d'arriver à Strasbourg est grande, elle espère y trouver une lettre de Stanislas-Auguste. Elle n'est pas déçue.

Mais ce qu'il y a dans cette lettre, c'est une explosion de douleur véritable, le Roi l'a écrite après avoir reçu les lignes si pleines d'amertume que celle que lui continue à appeler « sa chère maman » alors qu'elle n'emploie plus le mot de « fils » lui adressait de Vienne, il a ressenti l'éloignement voulu du ton, et laisse éclater sa peine : « Pourquoi y a-t-il tant de Majesté dans votre lettre du 24 septembre ? Est-ce pour me punir ou pour m'affliger ? Je n'ai pas mérité le premier ; le second serait une barbarie. Et souvenez-vous et souviens-*toi* que *tu* m'as promis que rien de mauvais, rien de rongeant ne me viendrait plus de *toi*, car *tu* sais, *tu* l'as vu, que le mal qui me vient de *toi* est un mal plus cuisant pour mon âme que les maux ordinaires. Pourquoi me dites-vous : *J'ai trouvé une grande différence entre les lettres et les actions...* Cela est bien injuste. Souvenez-vous qu'il n'y aurait jamais eu de nuage entre nous si on ne vous avait poussée contre moi en vous armant de tout ce qui pouvait et devait blesser le plus ma sensibilité. Vous en êtes convenue ; vous m'avez demandé de ne pas m'en souvenir ; pourquoi vous-même me rappelez-vous cela, et d'un ton surtout qui paraît désigner que vous me croyez des torts envers vous ? Non, je n'en ai jamais eu. J'ose dire cela devant Dieu, et, dans ce moment où je cours les plus grands risques, où je touche peut-être à une catastrophe, où je croyais que rien ne pouvait distraire mon attention des objets terribles qui m'occupent, je ressens un reproche injuste de votre part aussi vivement que si je ne faisais autre chose que de passer ma vie avec vous. Je sais bien, malgré tout cela, que vous m'aimez ; mais vous me faites souvent cruellement et injustement souffrir ! Oh ! si je ne vous aimais pas, moi, je ne souffrirais pas de cela ! Ne le faites plus, je vous en conjure. »

L'accent de ces lignes montre de quel profond sursaut du cœur il s'agit. Mme Geoffrin peut l'accorder à « son fils » ce sentiment qu'il lui mendie : « Soyez donc contente de moi si vous voulez que j'aie du moins une douceur dans l'âme ! » Car si elle, va rentrer dans une existence sans heurt et toute semblable à ce qu'elle a quitté en quittant Paris, la vie qui reprend pour lui, roi de Pologne,

(1) Lettre à d'Alembert, du 23 juillet 1766.

c'est le désastre, ce sont ses prémices, il a vu clair en parlant d' « objets terribles » occupant ses pensées.

Cette lettre est du 5 octobre, il prend congé de son amie pour six semaines, la Diète qui commence le lendemain ne va pas lui laisser le loisir d'écrire, l'abbé Krasicki, « le Minet », sera chargé de donner de ses nouvelles à Mme Geoffrin.

Cette Diète, c'est la fameuse Diète de 1766, celle où dès le jour d'ouverture, quatre puissances étrangères : Russie, Prusse, Angleterre, Danemark, vont appuyer les prétentions des dissidents, le prince Repnin fera avancer les troupes russes à l'intérieur du pays pour faire pression sur les décisions de l'Assemblée ; le roi, en essayant de réconcilier les partis adverses n'arrivera qu'à les mécontenter tous et se trouvera en opposition, notamment avec les catholiques soutenus par l'évêque Soltyk, le coup final ce sera le rétablissement partiel du fatal *liberum veto*.

Mme Geoffrin peut bien dire « maudite Diète », et « effroyable Diète », elle qui en imagine surtout les effets possibles sur le beau front de son fils : « Mon Dieu, je vois d'ici que Votre Majesté a bien mauvais visage !... » (1) Une pareille situation justifie l'angoisse de Stanislas-Auguste : « Ma chère maman, ah, ma chère maman, vous êtes déjà bien loin d'ici ! Tant pis pour moi, mais tant mieux pour vous, vous ne soutiendriez pas mes peines en les voyant de près. » (2)

Pendant ce temps, la voyageuse poursuit sa route, elle a passé la frontière de France, sa « dernière couchée » est à Sillery. C'est de là qu'elle écrit à sa fille pour annoncer son arrivée.

Est-ce encore de l'amertume à l'égard de ce qu'elle était allée chercher qui perce au travers de ses lignes : « J'ai trouvé ici un billet doux de ma bonne comtesse d'Egmont. Le sentiment tient lieu d'esprit et l'esprit ne tient pas lieu de sentiment. Voilà pourquoi j'aime mieux les bonnes gens capables d'amitié que tous les beaux esprits qui chantent l'amitié sans la sentir ! J'espère à Paris que je retrouverai tous mes amis tels que je les laissés. S'ils sont aises de me revoir, je partagerai bien leur plaisir. J'ai vu tant de choses et de gens que j'ai fait un grand fond d'indulgence. »

10 novembre 1766, le voilà ce Paris, et voilà la rue Saint-Honoré. Mme Geoffrin est chez elle !

(1) Lettre du 3 octobre 1766.
(2) Lettre de Stanislas-Auguste, du 5 octobre 1766.

C'est le retour de l'héroïne. Une explosion de louanges l'accueille et cette fois sans dissonance. « Le succès, qui justifie tout, a fait taire les censeurs », comme le dit Grimm, celui-ci traduit l'impression générale : « On a vu Mme Geoffrin revenir avec la meilleure santé, tout aussi peu fatiguée que si elle rentrait d'une promenade, et ce qui avait paru ridicule et même téméraire, est devenu tout à coup beau et intéressant suivant l'usage. Au mois de mai dernier, c'était une chose inconcevable qu'une femme de 68 ans (1) qui n'était presque jamais sortie de la banlieue de Paris, risquât un voyage de plus de onze cents lieues en comptant le retour, sans un motif de la dernière nécessité. En ce mois de novembre, c'est devenu une entreprise de toute beauté, d'un courage étonnant, une marque d'intérêt et d'attachement unique pour le roi de Pologne. »

Les visiteurs affluent rue Saint-Honoré, demandent à voir celle que se sont disputée les souverains. Chacun tourne son compliment, Piron y va du sien :

« Dame que tout le monde admire, aime et révère,
« Représentez-vous le grand jour
« Qu'un roi vous appelant sa mère
« Vous serra dans ses bras au milieu de sa cour,
« Quelle joie fut alors la vôtre !
« Eh bien, telle est la nôtre
« Vous voyant de retour
« Outre qu'elle sera plus durable que l'autre.

Mais un voyage ne finit pas au moment où le voyageur rentre chez lui ; de celui de Mme Geoffrin, on pourrait presque dire qu'il commence ou plus exactement qu'il « devient ». Il devient ce qu'il va représenter pour ses contemporains, il se revêt de la forme définitive sous laquelle ceux-ci vont le faire exister dans la vie de l'hôtesse qu'ils ont retrouvée.

C'est une forme éclatante. Mme Geoffrin laisse faire. Thomas dit d'elle dans son « Eloge » : « Elle ne parla jamais de son voyage après son retour et ne mit pasmême d'affectation dans son silence... Elle ôta pour ainsi dire à une démarche aussi extraordinaire tout ce qu'elle pût lui ôter, pour la faire paraître presque une chose commune ». Cette retenue qui, en dépit des mauvaises langues est bien dans son caractère a, peut avoir de secrètes raisons, elle les garde

(1) Grimm vieillit Mme Geoffrin d'un an.

pour elle, rien n'a jamais transpiré au dehors des dissentiments qui avaient pu s'élever entre elle et son fils, le mot de déception n'a pas passé ses lèvres, le chapitre cœur, elle ne l'a ouvert pour personne.

Qu'elle le veuille ou non, elle est désormais pour tous : « Celle qui a été à Varsovie », et c'est autour de cette formule que va se cristalliser la dernière période de sa vie, onze années.

Son salon acquiert un éclat qu'il n'avait jamais eu auparavant. Le rôle tant désiré de représentante de la Pologne en France, son voyage le lui concède automatiquement. Dès son retour, on vient voir chez elle le portrait du roi, les artistes du lundi s'extasient, le portrait fait l'admiration de tout Paris, avant d'aller produire le même effet à Versailles : « le Roi l'a montré à tous ses courtisans pour savoir si ceux qui vous avaient vu en France vous reconnaissaient », écrira Mme Geoffrin à Stanislas-Auguste. « Il n'y a eu qu'une voix, qu'il était très ressemblant et que vous étiez un très beau roi. »

Stanislas-Auguste a-t-il eu une indisposition au cours de la Diète ? M. de Saint-Florentin, Ministre de la maison de Louis XV, accourt aux nouvelles rue Saint-Honoré. Paris redonne au voyage tout le prestige que la réalité pouvait lui avoir enlevé, le fait tel que le reforme l'imagination ne participe-t-il pas autant à la réalité profonde, que le fait tel qu'il a été ?

Le commerce d'autrefois reprend entre Mme Geoffrin et le roi. Il commence par l'envoi d'un cadeau, un tableau, « il est dit que c'est vous qui me ferez des présents », s'écrie Stanislas-Auguste !

« J'ai encore bien des offrandes à faire à Votre Majesté ! » répond Mme Geoffrin, mais je n'ai pas encore eu le temps de me reconnaître. Je n'ai pas trouvé une diète chez moi, mais j'y ai trouvé bien des affaires qui relativement à ma petite existence m'ont occupée et tourmentée. Je ne suis pas encore au courant, je ne serai à mon aise que quand je pourrai employer mes moments à renouveler à Votre Majesté l'hommage de mon cœur. Je baise la belle main de Votre Majesté bien tendrement » (1).

C'est quand elle sera « au courant », comme elle le dit, qu'elle pourra juger de ce qu'elle a rapporté de Pologne.

Nul souvenir de paysage, il n'en apparaît aucun dans ses lettres, sa berline n'eût pas eu de vitres que l'effet eût été identique, et a-t-elle-même regardé Varsovie ? Mais il est des aspects qui l'intéressent plus que ceux de la nature ou de l'architecture, ce sont ceux du

(1) Lettre du 7 décembre 1766.

visage humain. Ce visage, son aventure errante lui a permis de l'observer dans des pays et de conditions diverses. La connaissance de l'individu, qui est le secret de l'ascendant des plus forts, et celui de sa réussite à elle, l'expérience polonaise lui a donné son complet développement. Mme Geoffrin a, comme elle le dit elle-même, garni son « magasin de réflexions » pour le reste de sa vie, elle a enrichi « cette connaissance profonde des humains qu'elle ne troquerait pour rien au monde », les enrichissements de cet ordre sont au-delà de toute estimation, une âme bien née ne trouvera jamais qu'elle les acquiert à trop haut prix.

Indulgence et modestie qui vont de pair avec ce développement, Mme Geoffrin les rapporte aussi de son voyage. D'indulgence vis-à-vis des amis elle a parlé elle-même, quant à la modestie, sa conduite ultérieure en porte la marque. Et si enfin, ainsi qu'elle l'écrit à d'Alembert : « tout ce qu'elle a vu depuis qu'elle a quitté ses pénates lui fera remercier Dieu d'être née Française et particulière », si selon la règle, « le désir de voir et l'humeur inquiète » n'ont eu pour autre effet que de ramener au logis un cœur tranquillisé, le résultat de ce « voyage en lointain pays » ne peut-il pas déjà être considéré comme positif ?

Il y a plus, elle a parlé de « douce nourriture qu'elle était venue chercher pour son sentiment » (1) auprès du Roi de Pologne, c'est bien en effet un aliment qu'elle rapporte, même s'il est un peu différent de celui qu'elle escomptait. Son voyage l'établit dans le róle qui lui vaudra d'être appelée « la mère des Polonais », et Horace Walpole aura beau railler, dire : « Madame Geoffrinska ». Geoffrinska peut-être, il n'en reste pas moins qu'à un âge où l'existence décroît, la sienne va éprouver une recrudescence de chaleur : la flamme polonaise.

Tous les Polonais de passage à Paris viendront rue Saint-Honoré, princes, officiers, écrivains, sans parler des visites comme celles de Schmidt qui lui rappelleront directement son séjour en Pologne, et dont la perspective lui fera écrire à Stanislas-Auguste le 2 mai 1768: « Je m'entretiendrai de mon Roi avec un homme qui lui est tendrement attaché et qui connaît mon âme et son cœur. Je saurai des nouvelles de votre santé, enfin je parlerai de Votre Majesté tant que je voudrai, je croirai être encore à Varsovie. »

Et lorsque Krasicki fera descendre son Nicolas l'Expérience

(1) Lettre à Voltaire, le 2 juillet 1766.

dans un hôtel de la dite rue Saint-Honoré, n'y faut-il pas voir encore un rappel de sa célèbre habitante ?

« On m'a annoncé des Polonais, je les ai vus comme des compatriotes », écrira-t-elle un jour à propos des MM. de Mniszech, et elle leur témoignera ainsi « que le roi de Pologne est son Roi ainsi qu'à eux » (1). « Jamais elle n'entendra prononcer le nom de Pologne sans frémissement (2) »; et même si ce frémissement est appelé à se traduire par de la douleur, lorsque le cours des tristes événements du règne de son « fils » fera qu'elle « n'osera plus interroger de peur d'entendre de nouveaux malheurs » (3) et qu'elle voudra quelquefois « avoir la tête dans un sac quand on lui parlera de la Pologne » (4), cette douleur sera encore une raison d'être, une manière de vie.

Au point de vue de son amitié même avec Stanislas-Auguste, le voyage a déjà eu pour résultat que cette amitié ait pu durer, sans lui les liens l'unissant à son fils se distendaient fatalement. Venue pour resserrer ces liens, le resserremet s'est effectué malgré les peines endurées : deux êtres capables de souffrir l'un par l'autre savent qu'ils sont unis par le seul fait de cette capacité de souffrance.

Ce resserrement se traduit par un besoin de lettres plus fréquentes, Mme Geoffrin écrira encore quatre ans après le voyage, le 31 mai 1770 : « Je supplie Votre Majesté, quelque peu de choses qu'elle ait à me dire, et quelque tristes qu'elles puissent être, de me dire un mot au moins une fois par mois. » La possibilité pour l'un de suivre l'autre, une intimité de détails, ne serait-ce que cette clé désormais d'usage entre eux pour parler librement des gens et des choses de Varsovie : Télémaque : le Roi ; la Boussole : Catherine II ; Cicéron : le prince chancelier Czartoryski ; Atticus : le Palatin de Russie ; Alcibiade et Aspasie : le Prince Adam et la Princesse Lubomirska; sans parler du Minet : Krasicki, du Sphinx trop amoureux de Télémaque, le Sphinx : la Princesse Sapieha, sœur de Branicki; et les « Petite », et les « Bon Diable », toute cette reviviscence, œuvre du séjour, marque la correspondance ultérieure et permet à celle-ci de se poursuivre jusqu'à la mort de Mme Geoffrin.

Certes, il y aura encore des tempêtes, il ne peut pas ne pas y en avoir étant donné le caractère de l'intéressée féminine, il y aura

(1) Lettre à Stanislas-Auguste, le 7 décembre 1766.
(2) Lettre à Stanislas-Auguste, le 5 février 1770.
(3) Lettre à Stanislas-Auguste, le 5 février 1770.
(4) Lettre à Stanislas-Auguste, le 1er juillet 1773.

notamment une « terrible lettre » en 1768 (1), « terrible » au dire du Roi, lettre où Mme Geoffrin écrira que n'en pouvant plus, il a fallu qu'elle épanche tous les griefs que son cœur renfermait depuis Varsovie ; elle s'en excusera par la suite et expliquera : « A présent, il est net, il n'y entrera plus d'amertume, il aimera Votre Majesté doucement et s'intéressera à tout ce qui la touchera ; il se réjouira des choses qui lui sont agréables, il s'affligera des choses qui l'affecteront, mais il n'aura plus d'aigreur parce qu'à présent tout est dit. » En regard de ces éclats, et tout aussi valables, vu la nature explosive de Mme Geoffrin, il faut mettre maints soupirs, maintes exclamations telles que : « Votre Majesté ne peut imaginer le sentiment que j'éprouve quand je revois quelqu'un que j'ai vu à Varsovie », ou, parlant de son cœur qui ne veut pas vieillir ! « Il ne faut pas me laisser conduire par lui, il me ferait peut-être encore retourner en Pologne ».

« Je vous aime de tout mon cœur », ce sont les derniers mots que Mme Geoffrin adressera à son Roi. Elle les tracera de sa main paralysée au bas d'une lettre qu'elle ne pourra plus que dicter le 10 juin 1777. Elle les répétera encore le 7 août de la même année, elle meurt le 6 octobre suivant. Ils représentent la conclusion définitive des liens n'ayant pas cessé d'unir cette « mère » et ce « fils » pendant près de vingt-cinq ans ; et si tel a pu être l'ultime message que Mme Geoffrin ait envoyé au Roi de Pologne, de ce seuil où « le reste est silence » et où viennent s'éteindre les passions, seules responsables de l'imperfection des rapports humains, c'est parce que Mme Geoffrin a, pour son séjour à Varsovie, réchauffé son « commerce » avec Stanislas-Auguste, ce n'est pas malgré le voyage, mais bien à cause de lui, grâce à lui.

(1) Cette lettre n'a, malheureusement, pas été retrouvée.

CONCLUSION

SIGNIFICATION ET PORTÉE DU VOYAGE

Que reste-t-il de cette aventure où deux êtres se sont cherchés, trouvés, mais trouvés selon la règle humaine, c'est-à-dire en payant tribut à la réalité, au rapetissement qu'infligent circonstances et caractères ?

Il reste d'abord un incident qui marque la vie de l'un et de l'autre, celle de Mme Geoffrin d'une façon essentielle.

L'amie de Stanislas-Auguste écrivait le 6 décembre 1767 : « J'ai fait à l'âge de vingt ans des plans pour les différents âges de ma vie. Je les ai tous suivis et je m'en suis bien trouvée. Il n'y a eu que le voyage de Pologne qui ait fait dans ma vie un incident extraordinaire ».

Tel est exactement ce qu'il représente pour elle. Il élargit son univers, il l'élargit physiquement et spirituellement ; physiquement : par exemple, dans les années qui suivront, Mme Geoffrin parlera une fois d'aller en Angleterre et bien qu'elle n'y aille pas, le fait qu'elle ait pu en parler suffit, le monde pour elle est devenu plus vaste. Spirituellement, son aventure varsovienne est la chose non attendue, qui éclate, anime, emplit d'espoir et d'attente, fait apparaître la lueur ravissante du bonheur, l'heure que la destinée choisit pour se révéler à une vie, l'existence qui en est frappée sait qu'elle a connu un accomplissement. Qu'importe si cet accomplissement ne se fait pas sans souffrance, cette souffrance est au contraire le signe des réalisations vraies : la douleur compose au même titre que la joie l'essence du monde, tout ce qui est appelé à devenir être véritable doit en prendre sa part.

Cette part, l'amitié de Mme Geoffrin pour Stanislas-Auguste l'a méritée en raison de sa profondeur même, c'est bien une faveur ; par elle Mme Geoffrin sort une fois au moins, de cet « engourdissement » du cœur qu'elle se vantait de cultiver en vue de ne pas souffrir et qui ressemblerait trop aisément à de l'égoïsme, sans elle la

vie de la Souveraine de la rue Saint-Honoré n'eût pas connu la promotion indispensable de la passion, passion voulant dire tourments et délices, la seule qui en définitive ait pouvoir de faire passer une existence, de l'échelle commune au degré d'élection.

Dans la vie de Stanislas-Auguste, cette amitié en elle-même ne marque guère qu'un point. Pour parler du voyage de son amie, le roi de Pologne écrit : « une circonstance petite en soi », circonstance qu'il ne présente que pour illustrer le mauvais vouloir de son oncle à son égard ; et il termine par ces mots : « mais il est temps de revenir à de plus grands objets », mots qui rendent un son mélancolique, opposés à la fièvre de l'autre celle pour qui ce même voyage était et ne pouvait être que le plus grand des objets ! Toutefois la maternité spirituelle de Mme Geoffrin crée comme une zone d'abri autour de Stanislas-Auguste, elle le fait apparaître sous un jour sans faute, si son rôle de Roi présente des taches, son rôle de « fils » n'en comporte aucune, ni un éclat, ni une imperfection de sentiment ; et il semble, à approcher le souvenir de cette protection, qu'elle réussisse encore le miracle des défenses maternelles, celle contre lesquelles les pires jugements fléchissent, deviennent compréhension, pardon. De par son caractère, de par les circonstances, Stanislas-Auguste s'apparente aux rois infortunés dont les défaillances peuvent se ramener au seul malheur de n'avoir pas été taillés pour correspondre au moment de l'histoire où il leur était donné de paraître ; lui, Charles Ier, Louis XVI : trio de faibles de bonne volonté, aux prises avec des événements les dépassant ; le roi de Pologne n'a pas comme les deux autres l'heur de mourir sur un échafaud et d'y gagner une auréole, doit-on lui en faire grief ?

En dehors d'une double signification individuelle, déjà valable, car tout ce qui marque les humains dans un temps donné vaut pour les humains suivants appelés à répéter les mêmes passions, de par leur essence immuable, il reste, déterminée par le voyage de Mme Geoffrin en Pologne, une œuvre.

Une œuvre littéraire d'abord, celle-ci formelle. La correspondance des deux protagonistes appartient par sa qualité au bagage impérissable. Si cette « mère » tombe dans le travers ordinaire de ses pareilles lorsqu'elle dit que « personne au monde n'a écrit ni ne peut écrire mieux que « son fils », et qu'elle ajoute à propos d'un mot de recommandation que celui-ci lui a adressé : « Non, personne n'a comme Votre Majesté cette galanterie et cette tournure fine de la langue française ; Voltaire n'aurait pas dit cela, car ce

n'est pas son sublime que le style épistolaire » (1), il n'en est pas moins vrai que les lettres de Stanislas-Auguste méritent de ranger leur auteur parmi les écrivains de classe, ceux dont s'enorgueillit un patrimoine, par elles, comme par les Mémoires, aussi rédigés en français, c'est le patrimoine français qui a été enrichi.

L'histoire y recueille une part au moins égale. Sur un point où il lui a été particulièrement difficile de ne pas être injuste, vu le cours des événements d'un règne où s'inscrivait le plus grand drame national des temps modernes, alors qu'elle était logiquement amenée à en faire retomber la responsabilité sur celui qui s'appelait le roi de la Pologne au moment où celle-ci était déchirée en son corps même, les lettres de Stanislas-Auguste à Mme Geoffrin ont une valeur décisive.

Leur sincérité est criante et ce cri renouvelé, commenté, expliqué, c'est celui-là : « Mais au moins la véritable honte n'est attachée qu'à la faute et je n'en ai pas d'autre que d'avoir voulu le bien » (2).

Stanislas-Auguste disait encore : « Non, non, il n'est pas possible que Dieu m'ait fait avec si peu de fiel et tant de désir d'être utile pour que cela reste inutile à mes contemporains et à la postérité » (3). De cette pathétique bonne volonté, la correspondance apporte le constant témoignage, bonne volonté allant de pair avec une confiance innée, il n'est pas jusqu'à sa belle et franche écriture qui n'en porte la trace, confiance que seul le désastre a pu anéantir. C'est elle qui lui permettait d'écrire encore en 1769 : « Mais je survivrai, je rebâtirai, je surnagerai... » Il n'a manqué à Stanislas-Auguste que d'être un héros, celui qui est capable de créer les événements, de retourner les circonstances.

Mais c'est la solidité des assises sous-jacentes qui détermine la naissance des héros, l'heure n'était pas encore venue de cet autre Polonais qui dirait : « Captif, tu peux par la pensée et par la foi faire crouler et relever les trônes », celui-ci, Mickiewicz, ranimant la flamme qui aboutirait à la résurrection.

Le roi de Pologne ne donnait que dans la mesure de ses moyens, et là encore le poète dirait : « Proportionne tes forces à ton dessein et non pas ton dessein à tes forces ».

Toutefois Stanislas-Auguste accomplissait une œuvre. Si le corps

(1) Lettre du 10 mars 1768.
(2) Lettre du 13 juin 1767.
(3) Lettre du 27 juin 1770.

de la Pologne disparaît momentanément sous son règne, l'esprit est sauvé, c'est-à-dire en définitive l'existence essentielle, la réinscription future obligatoire, l'esprit, c'est au travers de l'influence française que Stanislas-Auguste va le faire mûrir et fleurir dans son pays.

Mme Geoffrin écrivait le 3 février 1777 : « Les larmes me sont venues aux yeux quand j'ai lu ce que Votre Majesté me dit : que quoique vous n'ayez pas sujet d'être content de la France, que cependant vous l'aimez, et que vous l'aimez à cause de moi ». C'est le témoignage formel de la part qui lui revient dans ce développement.

Est-ce simple coïncidence, le fait que le projet d'établissement d'une Académie polonaise, à l'imitation de l'Académie française, apparaisse précisément pendant le séjour de Mme Geoffrin à Varsove ?

Qu'il s'agisse d'influence directe ou non, les lettres de son ancienne hôtesse, maintiennent en tout cas le Roi de Pologne en contact avec l'atmosphère cérébrale de Paris. Il en est imprégné et c'est ce magnétisme de Paris qui se traduit par une impulsion rénovatrice donnée aux lettres et aux arts, elle qui détermine le courant d'échange allant diriger vers le foyer du siècle éclairé les Krasicki, les Naruszewicz, les Wegierski, les Trembecki, tandis que de France viendront en Pologne des architectes, des peintres, des écrivains, tels Louis, Bernardin de Saint-Pierre, pour ne citer que ceux-là, sans compter les nombreux professeurs français appelés à l'Ecole des Cadets.

Par l'entremise de Mme Geoffrin et de Stanislas-Auguste, deux personnes plus vastes que les individus s'approchaient : la personne France, la personne Pologne. La France, par l'ambassade de la souveraine d'un de ses centres intellectuels, suivait le précepte que formulait d'Alembert, précisément vers cette époque : « Toutes les nations éclairées doivent donner et recevoir. Cette vérité est trop essentielle aux progrès des lettres pour être méconnue et oubliée de ceux qui les cultivent. La nation française a toujours vivement senti les avantages de ce commerce mutuel » (1).

Elle donnait ce qu'elle apporte immuablement au monde : l'esprit, la clairvoyance. Elle recevait ce qui grandit une nation : l'amour pour elle des autres nations, celui qui fait que les frontières s'élargissent.

(1) Cité par F. Baldensperger, *La Littérature*, page 172.

Les peuples ne sont pas des entités, ils représentent une collection d'individus, tout se ramène à l'individu. C'est par les contacts de personnes qu'ils s'approchent, c'est par le développement de ces contacts qu'ils peuvent se pénétrer, s'enrichir et s'aider.

Mme Geoffrin plaisantait un jour Gleichen qui la félicitait de ses succès : « J'ai ri, mon cher Baron, en voyant le nom de l'Europe joint au mien. Qu'est-ce que je suis dans l'Europe ?... » La vision de l'avenir l'eût satisfaite, rien que le simple jeu de son amitié avec Stanislas-Auguste arrive à faire que ce rapprochement ne soit pas vain.

La vie est moins marâtre que ne le veulent les mots hautains :

« Ainsi nous passerons ne laissant que notre ombre.

« Sur cette terre ingrate où les morts ont passé... »

Elle ne semble telle que parce qu'unités de temps de la création et de la créature ne concordent pas. Elle montre parfois au contraire par des signes émouvants qu'elle aime la fidélité, le destin de Mme Geoffrin en offre un : l'église de l'Assomption, voisine de l'illustre salon, est devenue l'église de la Mission polonaise à Paris (1), et du balcon de la maison de la rue Saint-Honoré, l'ombre de celle qui fut appelée « la mère des Polonais » peut encore y voir passer des « fils ».

Il n'est pas d'expérience individuelle qui ne rentre dans un cadre plus vaste. Le voyage de Mme Geoffrin en Pologne, épisode d'une simple aventure de cœur, inscrit une page de l'œuvre, elle, capitale, que résume l'inscription placée sur le Palais Ducal de Nevers en souvenir des deux princesses françaises devenues l'une l'épouse de Ladislas IV, puis de Jean Casimir, l'autre celle de Jean Sobieski, inscription rappelant « l'histoire sans exemple de deux nations qui dans l'adversité et la prospérité demeurèrent constamment unies l'une à l'autre. » Mme Geoffrin fut un lien entre la Pologne et la France du XVIIIe siècle.

C'est donc bien à la progression universelle que son amitié pour Stanislas-Auguste a contribué tout en semblant n'intéresser qu'une « mère » et un « fils »; elle a favorisé l'avance de ce pélerinage dont Mickiewicz traduisait la signification pour son pays en disant : « Le Polonais s'appelle pélerin parce qu'il a fait vœu de marcher vers la terre sainte, la patrie libre, il a juré de marcher jusqu'à ce qu'il la trouve », mots qui peuvent être transposés sur le plan gé-

---

(1) Cette Mission fut fondée vers 1844 par l'abbé Jelowicki, de la Congrégation des Résurrectionnistes.

néral de l'humanité par ceux de Renan parlant du « but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité ». Tout destin y participe, que se soit de façon obscure ou de façon apparente, le voyage de Mme Geoffrin l'a fait visiblement.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Qu'il me soit permis de nommer en tête de cette bibliographie tous ceux dont les conseils m'ont aidée à mener cette étude à bonne fin. C'est dans l'incomparable enseignement de M. Paul Cazin, secondé par son actf assistant M. Chmurski, que j'ai puisé l'idée de ce travail. M. Chowaniec, Conservateur de la Bibliothèque Polonaise, tant par la riche documentation, manuscrite et imprimée, qu'il a mise à ma disposition, que par ses indications personnelles, m'a encouragée de sa collaboration, en même temps que M. de Montfort m'apportait son précieux appui.

En Pologne, M. Ladislas Konopczynski, professeur à l'Université de Cracovie, a bien voulu que les recherches dans les manuscrits de la Bibliothèque Czartoryski fussent faites sous l'égide de sa haute compétence. Je remercie la Direction de la Bibliothèque Czartoryski qui m'a mise en rapport avec lui. A Varsovie, j'ai trouvé auprès de M. Lauterbach, Conservateur du Château, de M. le Dr Joseph Siemienski, Directeur des Archives Centrales, et de M. le Directeur Lopacinski, un accueil aussi bienveillant que fructueux au point de vue de mes recherches. M. Stanislas Wasylewski m'a fourni de très utiles indications. Que tous veuillent bien trouver ici l'expression de ma profonde gratitude.

MANUSCRITS

Paris. — Collection des Manuscrits de la *Bibliothèque Polonaise à Paris*. N° 58. Heyne Jean : Relations au Prince Xavier de Saxe. Année 1766. — *Archives de la famille d'Estampes*. Papiers de Mme Geoffrin.

Cracovie. — *Archives Czartoryski*. — *Bibliothèque Czartoryski à Cracovie*. — Vol. 836 : Correspondance de la Princesse Jablonowska et de l'évêque Krasinski; Vol. 3861 : Corr. Soltyk à Georges Mniszech ; Vol. 926 : Corr. de la Princesse Lubomirska et de Stanislas-Auguste; Vol. 712 : Corr. d'Auguste Sulkowski au roi ; Vol. 711 : Corr. de Schmidt.

Varsovie. — *Archives Centrales*. Popiel 52.

IMPRIMES

Ouvrages essentiels

Correspondance inédite du Roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin 1764-1777, *précédée d'une Etude sur Stanislas-Auguste et Mme Geoffrin*, par *Charles de Moüy*, Paris, 1875.

Listy Stanislawa Augusta do Pani Geoffrin od roku 1764 *do roku* 1777. *Wydal z ob jasnieniami Lucjan Siemienski. Krakow* 1876.

Morellet, Thomas et d'Alembert. Eloges de Mme Geoffrin, contemporaine de Mme du Deffand, suivis de Lettres de Mme Geoffrin et à Mme Geoffrin et d'un Essai sur la conversation, par *M. Morellet.* Paris. H. Nicoll. 1812 ; in-8°.

Moüy (Charles de). Introduction à la Correspondance inédite du Roi Stanislas-Auguste et de Mme Geoffrin (voir plus haut).

Poniatowski (Stanislas-Auguste). Mémoires du roi Stanislas-Auguste Poniatowski. — Tome I. Saint-Pétersbourg 1914. Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences : Tome I. Leningrad 1924.

Przeglad Historyczny. Notanda historica. Gorianow. T. X.

Rawicz (M). *Stanislaw August i pani Geoffrin*. Tyg ill. 1898.

Sainte-Beuve. Causeries du Lundi. Garnier. Tome II, p. 241-258.

Pierre de Ségur. Le Royaume de la rue Saint-Honoré, Paris 1894.

Tornézy. Un bureau d'esprit au XVIIIe *siècle. Le salon de Mme Geoffrin*. Paris. Lecène Oudin et Cie, 1895, in-8°.

OUVRAGES ACCESSOIRES

Bertin G. La Chambre de Poniatowski. Le Monde illustré. Paris 1924, in-8°.

Denales Regis. Article dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1854. Le salon de Mme Geoffrin.

Goncourt (E. et J. de). *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*. Paris 1924 in-8°.

Photiadès (C.). M. Th. Geoffrin, marquise de la Ferté-Imbault. La reine des Lanturelus. Plon, 1928, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

Baldensperger (Fernand). La Littérature. Création. Succès. Durée. Paris Flammarion 1919.

Barine (Arvède). *Bourgeois et gens de peu. Un Juif Polonais*. Paris, 1905.

Bartoszewicz (*Julian*). Listy Woj. Jakubowskiego do P. K. Branickiego. 1758-1771. Warszawa 1882.

Bachaumont (M. de) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*. Londres, J. Adamson. 1777-1789.

Diderot. Correspondance. Tomes XVIII-XX des *Œuvres complètes*. Paris Garnier 1875-1877 (éd. J. Assizat. Tourneux).

Georgel (Abbé Jean-François). *Mémoires pour servir à l'histoire des événements* de la fin du XVIIIe siècle, Paris, 1817-1818.

Geret (L.). *Polen in den Jahren* 1766-1768. Berlin 1870.

Gleichen (Ch. Henri Baron de), *Souvenirs* précédés d'une notice par M. Paul Grumblot. Paris 1868.

Grimm. Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1753 jusqu'en 1769 par le baron de Grimm et par Diderot. (Ed.-J. Micaud et F. Chéron. Paris. Longchamp 1813. 6 vol. in-8°. Tome V.

Kraszewski (J.-J.). *Polska w czasie Trzech Rozbiorów*. Poznan 1873.

Kaunitz (Prince de). *Correspondance avec Mercy-Argenteau* publiée par le chevalier d'Arneth et M. Flammermont.

Lojko (Feliks). *Sprawozdanie z mych audjencyj w. r. 1766 w Wersalu Tyg ill.* 1866.

La Harpe, Correspondance littéraire Tomes X-XII *des Œuvres complètes*. Paris 1831, Verdière.

Lukasik (Stanislas), *La France et la Pologne à travers les siècles jusqu'à la grande révolution*. Paris 1933.

Mankowski (Tadeusz). *Galerja Stanislawa Augusta*. Lwow 1932.

Marmontel (Jean-François) *Correspondance* (Lettre à Mme Geoffrin dans Ch. de Moüy. Correspondance de Stanislas-Auguste et de Mme Geoffrin. Paris 1875.)

La Société littéraire au XVIIIe *siècle*. Paris Gautier 1893.

Mémoires d'un Père pour servir à l'instruction de ses enfants. Paris. E. Ledoux 1827.

Mathorez (Jules), *Les Etrangers dans l'ancienne France*. Paris. Champion 1919.

Méhée de la Touche (Jean Claude), *Mémoires particuliers* et extraits de la correspondance d'un voyageur avec feu M. Caron de Beaumarchais sur la Pologne, la Lithuanie, etc. Hambourg, 1807.

Métra (François), *Correspondance littéraire secrète*. Londres. Adamson, 1787-1790.

Mycielski (D[r] Jerzy), *Malarz Kucharski i pani Geoffrin*. Spr. Kom. Hist. Szt. T. VI Str. CXXVI, CXXIX. Krakow.

Necker (Mme), *Mélanges extraits des Manuscrits de Mme Necker*. Paris 1798.

Niec (Julian), *Mlodscostatniego elekta St.-A. Poniatowskiego*. 1732-1764. Krakow 1935.

Rouff (M.), *Rousseau et la Pologne. Mercure de France:* 1[er] *septembre* 1919.

Suard (Mme), *Mémoires*. Paris 1773.

Rulhière (Cl. C.), *Histoire de l'anarchie de la Pologne*. Paris 1807.

Voltaire, *Correspondance*. Paris 1873.

Walpole (Horace) *General correspondance*. Londres 1797.

Wasylewski (St.), *Na Dworze Krôla Stasia*. Lwow. Poznan 1921.

JOURNAUX

Gazette de France 1766.

Monitor 1766.

TABLE DES MATIERES





